The Aquarian Theosophist

15

LA MERVEILLEUSE LÉGENDE

DE

SIDDHÂRTHA ÇÂKYA-MOUNI

BOUDDHA

RACONTÉE PIEUSEMENT
AU MONDE OCCIDENTAL

PAR

CLAUDE AVELINE

L'ARTISAN DU LIVRE
2, RUE DE FLEURUS, 2
PARIS

MCMXXVIII

4e édition.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

LA MERVEILLEUSE LÉGENDE

DE

SIDDHÂRTHA ÇÀKYA-MOUNI BOUDDHA

The Aquarian Theosophist

DU MÊME AUTEUR

Lorsque Candide fut parti... (Goulet.)
Molène. (Delayance.)
L'homme de Phalère, I et II. (Les Humbles, épuisé.)
Le postulat. (Au Sans Pareil.)
« Les Désirs » ou le Livre égaré. (Stols.)
La boîte d'or (en préparation).

POÈME

Io Hymen, suivi de *Chants funèbres.* (Bernouard.)

ÉTUDE

I. *Examen* (Stols, épuisé). — II. *Discours aux statues* (Stols). — III. *Visite de M***-le-Vieux ou l'horreur des commentaires.* (Delayance).
Fragments pour un traité du souvenir (en préparation).

ESSAI

Le roman d'une ville de France : La Charité. (Delayance.)
Les Muses mêlées. (Delpeuch.)
Rodin. (Les Écrivains réunis.)

CLAUDE AVELINE

LA MERVEILLEUSE LÉGENDE DE SIDDHÂRTHA ÇÂKYA-MOUNI BOUDDHA

L'ARTISAN DU LIVRE
2, RUE DE FLEURUS, 2
PARIS
—
MCMXXVIII

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL NUMÉROTÉS DE I A 25

ET 3 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE

SUR JAPON IMPÉRIAL NUMÉROTÉS DE I A III .

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.
Copyright 1928, by Choureau & Cie.

A ANTOINE BOURDELLE

The Aquarian Theosophist

Il ne s'agit pas de chercher à « faire neuf » quand on veut rapporter les paroles et les actes d'un dieu. On n'invente pas un évangile. Les livres sacrés qui sont à la source du bouddhisme, Lalita-Vistara, Lotus de la bonne Loi, Dhammapada, Avadânaçataka, Bhagavat-Gîta, *doivent être pieusement suivis. Et qui désire chanter à son tour la gloire du Çakya-Mouni n'a qu'à se souvenir.*

Se souvenir aussi des guides très savants qui nous ont initiés à la légende. Si les pages qu'on va lire, terminées au début de 1921, ne doivent rien aux ouvrages qui ont paru depuis, elles doivent beaucoup à ceux

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

qui les ont précédées. A travers Burnouf, Bigandet, Foucaux, Senart, Oldenberg, Rhys Davids, Kern, Foucher et bien d'autres, on a davantage compris, on espère de mieux faire comprendre l'inégalable beauté du plus parfait des Êtres.

Je tiens à remercier ici M. Jules Bloch, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, professeur à l'École des Langues Orientales, des précieuses remarques et de l'amical jugement que je lui dois.

C. A.

Font-Romeu, Septembre 1927.

PREMIER LIVRE

SIDDHÂRTHA

The Aquarian Theosophist

I

ÔM

J'ai recours au Bouddha, j'ai recours à la Loi, j'ai recours à la Communauté.

J'ai recours au Bouddha qui est sorti glorieux du gouffre insondable des existences ; qui a détruit en lui la colère et les passions ; qui a éclairé l'abîme des ténèbres et de l'ignorance, et qui est le plus excellent de tous les êtres.

J'ai recours à la Loi que le très excellent Bouddha a publiée, qui est infiniment haute et incomparablement profonde, dési-

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

rable pour tous les hommes et tous les dieux.

J'ai recours à la Communauté des Disciples purs et illustres, qui ont détruit en eux, à l'exemple de leur maître, la colère et les passions, et qui sont fameux parmi tous les êtres.

Ôm ! Ayant aspiré profondément, afin de donner à mon esprit le temps de la réflexion, je raconterai pieusement la merveilleuse légende du très sacré Bouddha, de la Loi et de la Communauté. Elle sera pareille aux récits que m'ont faits les fidèles, pareille à ceux que j'ai lus dans les livres. Il faut croire les livres. Ce qui est écrit est plus vrai que ce qui est dit. C'est pourquoi j'ai rapporté, sans y rien changer, les paroles qu'a prononcées le Bouddha, ou n'importe lequel

de ses disciples. Je les transmettrai à ceux qui viennent comme d'autres humbles copistes les ont transmises à ceux qui sont venus. Et ainsi elles parviendront à la fin des âges, sans que leur esprit ait été oublié.

Lisant ce nouveau livre, vous négligerez celui qui l'a écrit pour ne vous souvenir que du Très Parfait qui l'inspire. Aussi, ayant refermé le volume, vous lui rendrez un culte respectueux, lui présentant des parfums, des guirlandes de fleurs, et une lampe alimentée d'huile odorante. Vous lui offrirez de beaux lotus bleus, des perles et des fleurs de Tchampaka. Et ainsi vous recueillerez une masse de mérites dont il n'existe pas de mesure, comme il est dit dans le Bienheureux Lotus de la Bonne Loi.

The Aquarian Theosophist

Ici commence le premier livre de la merveilleuse légende.

Fidèles, le temps approche. Dans le ciel Touchita, des milliers de dieux se préparent à veiller sur la naissance du Bodhisattva — celui qui sera le Bouddha suprême.

Or, tandis que le Bodhisattva s'est retiré à l'écart et songe, les dieux s'entretiennent de ceux qui devront être choisis pour parents. Ils examinent dans les seize royaumes du Djamboudvîpa les plus nobles d'entre les familles royales qui s'y trouvent. Mais, voyant que toutes, tant qu'elles sont, ont de graves défauts, ils s'inquiètent.

Le fils d'un dieu leur dit :

« Allons auprès du Bodhisattva lui-même. Nous lui demanderons dans quelle famille douée de toutes les qualités il lui

plaira de naître. Sans doute, il ne manquera pas de le savoir.

— C'est bien ! répondent-ils. — Et tous, s'étant approchés du Bodhisattva, joignent les mains et tournent leurs yeux vers lui.

— Excellent, dans quelle famille, douée de toutes les qualités, te plaira-t-il de naître ? Nous avons examiné les royaumes et les familles royales du Djamboudvîpa et nous ne les avons pas trouvés exempts de défauts. »

Alors, ayant considéré cette immense assemblée qui l'entoure, le Bodhisattva lève la main droite et dit :

« Il est pourtant une famille noble à laquelle vous n'avez pas songé, ô Dieux, et où il me plaira de naître. Elle abonde en sages vénérables et célèbres par la grandeur de leurs pouvoirs. Elle abonde

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

en femmes. Elle est pleine de science et n'ignore pas ce qu'elle fait. Elle est libre de crainte et difficile à vaincre. Elle possède en abondance des richesses, de l'or, des diamants, des perles, du cristal, des biens et des ustensiles. Elle est parfaite en tout.

« Dans cette famille parfaite en tout, une femme est ornée des trente-deux qualités propres à la mère d'un Bouddha. Elle est sans passion ni dégoût. La part d'ignorance est petite en elle. Elle est dévouée à son mari. Voyez par tout cela combien elle diffère des autres femmes.

« Mais réfléchissez et dites vous-mêmes quelle famille royale du Djamboudvîpa est parfaite en tout et quelle femme y est ornée des trente-deux qualités nécessaires. »

Alors, les Dieux, réfléchissant, se prennent à penser :

« Sur le pays des Çâkyas, et la ville des Çâkyas, qui se nomme Kapilavastou, prospère et remplie d'hommes, règne le roi Çouddhodana. Il est né d'un père très illustre et sa mère fut très pure. Il est gracieux et beau, doué de tous les mérites, ni trop jeune, ni trop vieux, très sage. Il n'a point de vues mauvaises. Il connaît les arts et les sciences, l'esprit, le temps, les rites ; il connaît le monde. Et même il se connaît. Aucun roi n'est plus honoré et respecté des chefs, des marchands, des maîtres de maison, des conseillers et des gens de sa suite. Il est tout à fait digne.

« Son épouse est jeune et dans la fleur des années. Elle n'a ni fils, ni fille. Elle est belle comme les descriptions d'un livre, semblable aux nymphes qu'on appelle Apsâras, lorsqu'elles sont parées de

The Aquarian Theosophist

somptueux ornements. Elle n'est ni violente, ni dédaigneuse, ni inconsidérée. Elle est vraiment sans tache, sans colère, sans fierté, sans folie, sans orgueil, sans emportement, sans envie. Et elle parle en temps convenable, ne prononçant pas de paroles sans suite.

« Elle a un beau front et de beaux sourcils qu'elle ne fronce jamais. Sa chevelure a la couleur de l'abeille noire. Comme la feuille nouvelle du lotus blanc, son œil est parfaitement clair. Ses lèvres sont rouges comme le fruit du bimba. Elle charme la vue : ses épaules sont bien arrondies et ses bras s'y joignent avec grâce. Sa taille est déliée comme la poignée d'un arc. Ses jambes sont longues et ressemblent à celles de l'antilope harmonieuse. Certes elle charme la vue. Nous ne lui connaissons pas d'égale. Et

elle se nomme Mâyâ Dévî — c'est-à-dire Illusion —, car elle paraît une de ces images de rêve qui s'évanouissent au réveil.

« Il n'y a pas un dieu, pas un homme, qui à la vue de Mâyâ Dévî ne soit satisfait et ne la regarde avec respect. Et depuis trente-deux mois et avec le consentement du roi, elle s'est abstenue du désir, devenant elle aussi tout à fait digne.

— Vous ne vous trompez pas, dit le Bodhisattva. Je naîtrai à Kapilavastou. Mon père sera Çouddhodana, roi des Çâkyas, et Mâyâ Dévî, parfaitement belle, sera ma mère.

— Excellent, nous quitterez-vous sans plus attendre ? Lorsque vous serez parti, le ciel Touchita ne brillera plus. Et que deviendrons-nous ? »

Alors, le Bodhisattva, du haut d'un trône d'or, leur parle. Sa voix mesurée

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

paraît un chant qui s'élève. Il décrit aux Dieux leur vie, dans le ciel Touchita, après son départ. Et il leur enseigne ce que sera sa propre vie sur terre.

Fidèles, j'ai hâte d'en arriver à cette vie parfaite. Le Bodhisattva a déclaré : « Je descendrai dans le sein de ma mère sous la forme d'un éléphant superbe, à la tête rouge et majestueuse, armé de six défenses, couvert d'un réseau d'or. » Et il a dit, voyant se lever le soleil : « Aujourd'hui sera le premier jour. »

II

LA NAISSANCE

Aussitôt, le palais du roi Çouddhodana voit s'accomplir les huit signes précurseurs.

Plus d'herbes ni d'épines, plus de poussières ni d'insectes, plus d'obscurité ne demeurent. Et les oiseaux de toutes sortes, qui habitent les montagnes ou les bois, geais, paons, cygnes, perroquets, oies, faisans, et bien d'autres encore, oubliant

The Aquarian Theosophist

de fuir devant l'homme, viennent se poser sur les terrasses, les balustrades et les toits, et réjouissent l'air de leurs chants.

Dans les jardins de plaisance, les arbres à fleurs et à fruits, qui s'ornent dans des saisons diverses, se couvrent tous à la fois de fleurs épanouies, comme les étangs, de lotus aux mille feuilles.

Dans le palais, toutes les espèces de mets, quels qu'ils soient, paraissent toujours entiers, bien qu'on les emploie en abondance.

Les instruments de musique, dans l'appartement des femmes, harpes et tambourins, flûtes et théorbes, jouent miraculeusement une musique divine; tandis que les coffres où sont conservés les trésors de pierreries, d'or, de perles, de nacre, de lapis-lazuli, de cristal, et tous les

autres, s'ouvrent en apparaissant purs, brillants et pleins.

Et une lumière, effaçant la clarté du soleil, mais pourtant plus douce et bienfaisante, emplit la demeure bénie.

Cependant Mâyâ Dévî, la reine parfaitement belle, ayant fait distribuer quatre cent mille pièces d'argent aux indigents, se sentit lasse et dit:

« Dans ce palais, où se trouve le salon d'été que les fontaines rafraîchissent et que fréquentent les cygnes, parmi mes compagnes joyeuses, je me reposerai, n'entendant que des sons doux et harmonieux, loin des femmes vulgaires et des hommes. »

Elle s'endort. L'heure est venue. Le Bodhisattva descend du ciel dans le sein de sa mère. Et il a pris la forme prévue

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

d'un éléphant superbe, à la tête rouge et majestueuse, armé de six défenses, couvert d'un réseau d'or.

Aussitôt, dans tous les espaces du monde obscurcis par le vice, enveloppés par les ténèbres, où le soleil et la lune, malgré la force et l'étendue de leur rayonnement, ne donnaient ni jour ni éclat, où les êtres qui y vivent ne voyaient pas leurs propres mains étendues, en ces lieux mêmes, ces êtres enveloppés d'une lumière nouvelle, s'apercevant les uns les autres, se voyant les uns les autres, s'écrient :

« Holà, compagnons ! Un être supérieur est descendu ici certainement !

— Oui, compagnons, un être supérieur est descendu ici certainement ! Et c'est de son corps que s'échappe cette lumière. »

Tel a été le premier jour.

Comme l'époque de la naissance approchait, Mâyâ Dévî dit au roi :

« La tige du çala, le plus beau des arbres, s'est couverte de fleurs, ô roi ; il convient de se rendre maintenant aux jardins de Loumbini.

« Pure et brillante, voltige la poussière odorante de toutes sortes de fleurs. Allons maintenant sans retard. Seigneur, veuillez donner l'ordre. »

Le roi, ayant réfléchi, donna l'ordre, et la reine partit pour le jardin de plaisance, portée dans une chaise d'or.

La route n'est pas longue ; et voici Mâyâ Dévî dans Loumbini, baignée par le soleil. Elle va, gracieuse, d'un arbre à l'autre, de bosquet en bosquet. Enfin, elle distingue entre tous un plakcha magnifique par la sveltesse de sa forme et l'étendue de ses branches, par ses fleurs divines et terres-

The Aquarian Theosophist

tres bien épanouies, par son éclat transparent comme celui de la perle Mani. Sous ses branches, la terre, unie comme la paume de la main, s'est couverte d'un gazon vert comme le cou des paons ; et il est doux au toucher comme un vêtement de Kâtchalindi. Et quand Mâyâ s'approche, l'arbre s'incline en signe de respect. Alors la reine, de son bras droit, prend une branche du plakcha, sourit au ciel et reste immobile. De son bras droit elle baisse plus encore la branche du plakcha. Dans son léger effort son flanc s'entr'ouvre et le Bodhisattva paraît.

La terre tremble. Une pluie de fleurs célestes la recouvre. Le ciel Toushita résonne de chants d'allégresse, tous les mondes resplendissent d'une lumière admirable. Et ceux-là même qui étaient aveugles la voient et recouvrent la vue ; et

les muets parlent, si grand est leur désir de parler du Sauveur. Les animaux perdent leur crainte. Les chaînes des prisonniers se détachent et tombent. Les feux des enfers s'éteignent. L'eau de la mer se cache sous des roses d'eau de toutes couleurs. Tout devient pur, sacré, clair et calme.

Et à ce même instant, viennent de naître Gopâ qui sera l'épouse, Ananda, le disciple, Tchandaka, le compagnon, Kanthaka, le roi des chevaux, dont il faut retenir les noms, ô fidèles.

Mais voici que l'enfant glisse des mains des femmes qui le veulent prendre, et de celles des dieux, Brahmâ et Indra, qui l'avaient accueilli.

Dès qu'il est à terre, il se dresse. Sans être soutenu par personne, il fait sept pas

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

du côté du soleil levant et, s'arrêtant au septième, il dit : « Moi, Bodhisattva, je marcherai le premier. »

Il dit : « Je serai digne des offrandes des dieux et des hommes. » Et il fait sept pas du côté des régions chaudes.

Faisant encore sept pas du côté du couchant, il dit avec joie : « C'est là ma dernière naissance. Je mettrai un terme à la naissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. De la sorte je sauverai le monde. »

Puis il prend possession des trois autres régions, promettant de vaincre l'armée du démon, de donner la paix aux damnés, et d'être, au-dessus de tous, le très sacré Bouddha.

Et partout où l'enfant marquait ainsi ses pas, naissaient des lotus blancs.

Un cortège merveilleux se forme pour le

conduire à Kapilavastou. Cinq mille jeunes filles, chargées d'eau de senteur pour parfumer la route, marchent en avant. Cinq mille autres, portant des branches de l'arbre plakcha, et cinq mille autres, tenant à la main des éventails de queue de paon, marchent ensuite. Puis viennent des chanteurs et des éléphants. Et derrière la chaise d'or où se trouve, avec sa mère parfaitement belle, l'enfant divin, viennent des milliers de chars. Et les parasols, les étendards, les bannières de soie ornées de clochettes, flottent dans le soleil.

Or, en ce temps-là, vivait, sur l'Himâlaya glacé, un richi nommé Asita. Il y menait une vie simple et retirée des hommes, ayant conservé pour seul compagnon son neveu, Naradatta, qui était aussi son disciple. Comme la lumière

The Aquarian Theosophist

admirable atteignait sa montagne, il dit à Naradatta :

« Fils de Brahmane, sache que, dans la demeure royale de Kapilavastou, un enfant vient de naître. Sa peau fine a la couleur de l'or, son corps est arrondi, plein de grâce. Et sous sa chevelure noire, luisent ses yeux clairs, de la couleur du lotus bleu.

« Par ces signes tu peux voir qu'il est aimé des dieux. Il convient que nous allions le saluer. »

Et le sage, accompagné de son disciple, s'élève prodigieusement dans les airs et se dirige vers la ville. Arrivés là, ils cessent tous deux leur voyage magique et, marchant à pied, gagnent le palais du roi. Asita réclame le droit de pénétrer jusqu'à la chambre de l'enfant. Il entre et, sitôt qu'il est en sa présence, il se prosterne, versant des larmes.

Çouddhodana conçoit de l'inquiétude. Mais le richi lui dit :

« Ce n'est pas sur ton fils que je pleure. Car il est marqué non seulement des trente-deux signes supérieurs, mais encore des quatre-vingts marques inférieures. S'il reste en ta maison, il continuera ta race, demeurant, comme tu l'es, roi tout puissant, le toujours victorieux. Sans employer les armes, il conquerra le cercle de la grande terre et possédera toutes les choses précieuses, qui vont par sept. Et ses fils seront mille, héroïques et beaux.

« Mais s'il renonce au monde, il le gouvernera mieux encore par la douceur de sa doctrine. Elle sera pure et semblable au rivage qui accueille les naufragés. Son pouvoir de méditation sera pareil à la fraîcheur d'un lac, bonne et compatissante.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

Par elle renaîtra l'espoir et se dissipera l'ignorance. Car elle contiendra la vérité.

— Alors pourquoi pleures-tu, richi ? demande le roi.

— Je pleure sur moi-même qui suis trop vieux pour entendre jamais prêcher cette doctrine, et qui devrai mourir sans m'être converti à elle. J'ai marché trop longtemps sur la route des âges. La dernière étape est presque terminée. Pourtant j'aurai connu celui par qui, un jour, tout sera accompli.

« En vérité, je n'adore pas Brahmâ, mais j'adore cet enfant ; et les dieux qui sont dans les temples quitteront leurs places d'honneur pour l'adorer eux-mêmes. »

Entendant ces paroles, le roi sent une grande joie emplir sa poitrine. Il s'agenouille devant son fils et l'appelle : *Celui*

par qui tout a été accompli, qui se dit en langue sacrée : Siddhârtha. Et il commande de grandes fêtes.

Mais sept jours après la naissance de Siddhârtha, Mâyâ Dévî, la reine parfaitement belle, appelle sa sœur, Mahâ Pradjâpatî Gautamî :

« La mère d'un Bouddha ne donne jamais le jour à un autre enfant, dit-elle. Je sens que je vais mourir. Ma sœur, veille sur mon fils, je te prie. »

Et Mahâ Pradjâpatî reçoit Siddhârtha en se lamentant.

Peu après la visite du richi Asita, les fils des dieux, en troupe innombrable, étaient venus voir le petit prince et s'étaient inclinés devant lui en témoignage de grand respect. Comme ils

The Aquarian Theosophist

avaient traversé la ville entière, le peuple ne pouvait se rassasier de les voir. L'éclat de leur corps était surnaturel, et, en foulant le sol, ils ne soulevaient pas de poussière.

III

L'ENFANCE

Maintenant, je dirai l'enfance.

Écoutez avec attention, fidèles. La nature harmonieuse est chargée de miracles autour de Siddhârtha. Chacun de ses gestes paraît surprenant. Mais les gestes de celui qui porte la vérité peuvent-ils être semblables à ceux des autres hommes ? Ils sont adorables et uniques.

Dès les premiers jours, l'esprit du petit prince se montre enclin à l'exercice de la pensée : n'aimant ni les chevaux, ni les

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

armes, il se plaît à méditer sous les grands çâlas du jardin de son père. Déjà l'amour et la raison habitent son cœur, et il croît d'âme et de corps comme croît chaque nuit la lumière de la lune.

Quand fut écoulée la première année, les plus vénérables Çâkyas décidèrent de conduire l'enfant au temple des dieux en une procession solennelle. Et le roi donna l'ordre de décorer la ville, partout où le prince devait passer.

« Que tous ceux qui ne sont pas de bon augure, commanda-t-il, que les aveugles, les sourds, les muets, que ceux qui sont déformés ou défigurés, et ceux dont les sens sont imparfaits, soient éloignés au plus vite. Que les portes de la ville soient ornées avec soin. Et qu'on batte le tambour des cérémonies pures. »

Car une prédiction nouvelle s'était ajoutée à celle d'Asita. Les Brahmanes qui assistaient au baptême du prince avaient prophétisé qu'il en viendrait un jour à choisir la vie monastique. Son choix se fixerait après quatre rencontres : celles d'un vieillard, d'un malade, d'un mort et d'un religieux. Et le roi, désirant son fils maître tout-puissant du cercle de la terre, avait décidé qu'aucune de ces rencontres ne se produirait jamais.

Pendant que la ville se prépare, voici que Mahâ Pradjâpatî a couvert Siddhârtha de vêtements soyeux et colorés.

« Mère, demande le prince, pourquoi me parez-vous de la sorte ?

— Nous irons au temple des dieux, et tu les adoreras, ô mon fils.

— Nous irons au temple des dieux, et ils m'adoreront, ô vous qui remplacez ma

The Aquarian Theosophist

mère, répond Siddhârtha souriant, car je suis plus grand qu'eux. »

Ils partent. Tout est fait selon le désir du roi. Siddhârtha est porté par son père, qui s'avance entouré de Brahmanes, des parents, des rois du pays, des conseillers, des serviteurs et d'une foule immense. Et partout où ils passent, les rues, les marchés, les places sont couverts de cinq cents ornements, exhalant les parfums des fleurs qui les jonchent, et l'air est éclatant d'étendards déployés et de musiques merveilleuses.

A la porte du temple, le cortège s'arrête et le prince Siddhârtha entre le premier. Il a dit vrai, fidèles. Dès que son pied nu se pose sur les dalles, toutes les images inanimées des puissances surnaturelles, sans en excepter une, se lèvent de leurs places et, baissant le front,

saluent les pieds nus du Bodhisattva.

Aussitôt la grande cité de Kapilavastou tremble de six manières. Mais les habitants n'éprouvent nulle crainte : car il tombe une pluie de fleurs divines, et cent mille instruments célestes, sans être touchés, font entendre de parfaits accords.

Et les dieux agenouillés prononcent ensemble ces stances :

« Le plus grand des monts, le Mérou, roi des monts, ne s'incline jamais devant le sénevé. L'océan, demeure du roi des serpents, ne s'incline jamais devant l'eau contenue dans le pas d'une vache. Le soleil, la lune, qui donnent la lumière, ne s'inclinent pas devant le ver luisant. Celui qui sort d'une famille sage ou vertueuse, et qui est rempli lui-même de vertus, ne s'incline pas devant les dieux tout-puissants. Mais le dieu ou l'homme, quel qu'il

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

soit, persistant dans l'orgueil, est pareil au sénevé, à l'eau dans le pas d'une vache, et au ver luisant. Tandis que, semblable au Mérou, à l'océan, au soleil et à la lune, à l'homme vertueux, le Bodhisattva est le premier besoin du monde : et celui qui lui rend hommage obtient le ciel et le Nirvâna. »

A quelque temps de là, le prince demande à voir son père : et quand il est près de lui, il dit :

« Seigneur, qu'on fasse annoncer au son du tambour et des cloches, dans tout le pays, que d'ici à une semaine je ferai voir à mes parents, en présence des plus savants maîtres, que je possède à fond les dix-huit catégories des arts et des sciences. »

De nouveau, Çouddhodana ordonne que

l'on apprête la ville et qu'on l'orne pour la seconde sortie du prince ; de nouveau les coins de rue, les marchés et les places sont nettoyés et purifiés. Et quand l'enfant royal sort du palais, cent mille femmes étincelantes de parures et de leur jeune beauté le regardent en souriant et en chantant son nom.

Ils se rendent à l'école de Viçvâmitra, savant en écritures sacrées et profanes. Là, l'enfant demande au maître son écritoire : d'une main ferme il trace les caractères de toutes sortes de langues, montre toutes les sortes d'écritures, plus une écriture nouvelle, et Viçvâmitra est émerveillé. Mais le Bodhisattva commence de parler : et levant un doigt, il dit successivement tous les mots sacrés dans l'ordre alphabétique de leur première lettre.

The Aquarian Theosophist

Alors, Viçvâmitra, se prosternant, dit à son tour :

« Ce dieu, le dieu le plus grand des dieux, le plus savant, se distingue éminemment, sans égal. C'est le génie incomparable du monde. Et moi, par sa propre puissance, par le moyen de sa sagesse, j'apprendrai en détail cette science des lettres, qui est le lien des hommes. »

Tel fut le prodige de la leçon d'écriture qui, pourtant, devant celui que vous allez connaître, ô fidèles, n'est pas plus que le reflet de la lumière sur l'eau, comparé à la gloire du soleil levant.

C'était la fête de l'agriculture. Dans la ferme du roi, attenante au palais, tous les vénérables Çâkyas se trouvaient réunis. Et l'enfant Siddhârtha y avait accompagné son père.

Tous marchaient, regardaient les travaux des valets et des laboureurs, et le roi venait de tracer, en poussant une charrue d'or, le premier sillon consacré, lorsqu'il remarque tout à coup que le petit prince n'est plus à son côté. Inquiet, il demande à ceux qui l'entourent où se trouve l'enfant. Personne ne le sait. Les femmes qui le devaient suivre, attentives au labour du roi, n'ont pas pris garde à lui. Et une grande foule le cherche en vain.

Soudain, l'un des conseillers aperçoit Siddhârtha, assis à l'ombre d'un djambou, les jambes croisées, et absorbé dans laméditation.

Or, à ce moment, toutes les ombres des arbres avaient tourné, mais celle du djambou continuait à couvrir le corps du Bodhisattva. Voyant cela, le conseiller est rempli d'étonnement et de joie. Tout heu-

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

reux, vite et en grande hâte, il court auprès du roi Çouddhodana, et dit en poésie :

« Ô roi, venez voir l'enfant qui médite à l'ombre d'un djambou. Semblable à Çakra et à Brahmâ, il brille par sa splendeur et sa majesté. L'ombre de l'arbre sous lequel est assis celui qui est doué des meilleurs signes, cette ombre ne l'a pas quitté et continue d'abriter le meilleur des êtres, livré à la méditation. »

Çouddhodana s'avance et, voyant le miracle, s'incline en disant :

« Je te salue pour la seconde fois, ô toi qui deviendras le chef suprême. »

C'est ainsi que le prince Siddhârtha arrive à l'adolescence. Afin qu'il vive selon son rang, le roi a fait bâtir trois palais, un pour chaque saison, celle d'été, celle d'hiver et celle des pluies. Tous trois sont

meublés de façon magnifique. Dans les jardins ombreux qui les entourent, les manguiers, les pippalas et les pommiers à fleur de rose entretiennent une lumière douce. La surface des eaux dormantes est une soierie de fleurs de lotus blancs, jaunes et rouges, dont les vents de la nuit dispersent les parfums jusqu'aux chambres des femmes. Et dans ces jardins, le prince passe sa jeunesse. Il y trouve le repos et la solitude propices à la pensée. Mais il ne lui est pas permis de s'en écarter.

The Aquarian Theosophist

IV

LE MARIAGE

Siddhârtha ayant accompli sa seizième année, tous les vénérables Çakyas se réunirent en audience. Et ils exposèrent au roi leur crainte de voir se réaliser la prophétie brahmanique et leur désir de garder le prince au milieu d'eux.

« N'est-il pas en âge de se marier, Seigneur ? Sans doute aucune contrainte ni aucune force ne le pourra retenir plus puissamment que le charme d'une femme. Nous la choisirons belle et parfaite. Et leurs jours s'écouleront heureux. »

Çouddhodana pensait la même chose. Avec joie, ils demandèrent au prince quelles qualités il exigeait d'une jeune fille. Elles étaient innombrables. Mais Siddhârtha ne se souciait que d'elles seules, non de la race ni de la famille.

Or Gopâ, qu'on appelait aussi Yaçodharâ, fille de Soupraboudha, roi de Koli, possédait toutes ces qualités.

Un messager vint l'annoncer au roi. Celui-ci, voulant savoir si Gopâ serait élue par Siddhârtha, fit proclamer à travers la ville que le prince allait distribuer des bijoux précieux à toutes les jeunes filles de Kapilavastou et des royaumes voisins. Elles se présenteraient dans la salle d'audience au jour fixé. Et Gopâ, sans que personne en sût rien, devait y paraître à son tour.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

Le jour fixé, toutes les jeunes filles de Kapilavastou et des royaumes voisins reçurent, l'une après l'autre, des mains de Siddhârtha, un bijou précieux, et se retirèrent. Yaçodharâ parut la dernière. Tous les bijoux avaient été distribués.

Elle s'approcha et, voyant qu'il n'en demeurait aucun, sourit au prince.

« Jeune homme, dit-elle, quelle offense t'ai-je faite, que tu me dédaignes ainsi ? »

Il dit :

« Je ne te dédaigne pas, en vérité, mais tu es arrivée bien tard. »

Et, prenant à son doigt un anneau d'or, il le lui donna. Alors Gôpa, rougissante :

« Convient-il, ô Seigneur, que je reçoive de toi une pareille chose ? »

Il répondit :

« Puisque cette parure est à moi, emporte-la.

— Sans doute, je ne voudrais pas te priver, Seigneur, de tes parures. Je t'en souhaiterais plutôt une nouvelle. »

Ayant ainsi parlé, elle se retira. Et le regard du prince suivit avec plaisir la marche souple de Gopâ.

Le soir même, Soupraboudha reçut la demande en mariage. Mais le vieux roi de Koli, parfaitement fier, fit répondre à Çouddhodana :

« Nous nous sommes donné pour loi, dans notre famille, de ne confier nos filles qu'à des hommes habiles dans les arts de la guerre et les sciences. Ton fils, ô roi, ne connaît ni le maniement de l'arc, ni l'équitation, ni les règles de la lutte. Son esprit n'est pas délié, car il préfère le silence à la causerie des hommes vertueux. Et, bien que noble,

The Aquarian Theosophist

il a vécu dans la mollesse, au milieu des palais. »

Le prince, apprenant la réponse de Souprabouddha, déclare être prêt à se mesurer avec n'importe lequel d'entre les Çâkyas. Et devant un grand concours de peuple, de rois, de marchands, de femmes et de serviteurs, Siddhârtha vainc cinq cents très vaillants adversaires, habiles dans les arts de la guerre et les sciences. Puis, tendant un arc, il le brise, et brise successivement tous les arcs qu'on lui présente.

« Y a-t-il dans cette ville quelque autre arc qui, tendu par moi, résiste à la force de mon corps et supporte mon effort ? »

Le roi répond :

« Il y a, dans le temple des dieux, parmi les guirlandes et les parfums, l'arc de Sinnahanou, mon père. Lui seul pouvait le tendre. Depuis sa mort, nul n'a pu même le soulever.

— Seigneur, faites-le apporter, je vous prie, je l'essaierai. »

Vingt compagnons du prince apportent l'arc, en le traînant sur le sol. Et nul ne peut le soulever. Seul Souprabouddha, père de Gopâ, employant toute la force de son corps, parvient à le soutenir, mais non à le tendre.

Le Bodhisattva, sans quitter le siège de bois dur où il se tient, les jambes croisées, saisit l'arc de la main gauche et le tend avec un seul doigt de la main droite

Alors, aux acclamations de toute la foule et des cinq cents adversaires, Gopâ remet au prince la banderole destinée au vainqueur. En même temps le roi de Koli, plein d'émerveillement, et Çouddhodana concluent le mariage.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

Çouddhodana se félicite dans son cœur.

Voilà que son fils, aimant Yaçodharâ, s'est attaché à elle. Le danger s'écarte. Avec joie, il fait aménager magnifiquement et de nouveau les palais de Siddhârtha. Celui d'été devient plus frais, celui d'hiver plus chaud. Partout des fleurs de toutes saisons sont jetées et, sur les dalles de marbre et de jaspe comme sur les parquets de cèdre, il n'y a d'autre tapis que des fleurs, lotus blancs, lotus jaunes, lotus rouges et lotus bleus. Les ornements de la demeure des eaux et ceux de la terre féconde en nourritures brillent de tous côtés. L'air frémit à chaque instant d'un chant d'oiseau : le jour, kounâlas et kôkilas, la nuit, un oiseau dont on ignore le nom, mais dont la voix est mélodieuse comme la chanson du fleuve. Instruites dans l'art

de la musique, de la danse et des plaisirs, les suivantes de Gopâ sont jeunes, belles, et parées avec soin. La joie règne par toute la demeure et rien ne vient blesser ni les sens ni l'esprit.

Mais Çouddhodana conservant un reste de crainte, chaque coin de chaque palais dissimule un escalier où veillent, jour et nuit, cinq cents hommes placés de façon que le prince ne puisse sortir sans être vu. Et pourtant, tous ceux qui connaissent les présages et les signes ont dit que le jeune homme partirait dans le monde par la porte de la Bénédiction. Alors, le roi fait faire pour cette porte des battants de métal et de bois. Ils sont d'une taille et d'un poids si formidables qu'il faut cinq cents hommes pour ouvrir ou fermer chacun d'eux. Et à chaque fois qu'on les touche, le

The Aquarian Theosophist

bruit en retentit à une grande distance.

Les années s'écoulent sans ennui et sans heurt. Çouddhodana continue de donner à son fils le meilleur de ce qu'il possède. Ainsi il prévient les désirs du prince. Bientôt il lui laissera le commandement des Çâkyas, car sa chevelure devient blanche. La crainte s'éloigne de lui, disparaissant peu à peu.

Mais déjà treize ans se sont enfuis. Siddhârtha entre dans sa vingt-neuvième année. Ô fidèles, ouvrez vos yeux et voyez : malgré les cinq cents qui veillent à chaque coin de chaque palais, et malgré les cinq cents qui repoussent chaque battant de métal et de bois, d'elle-même, parce que le temps est venu, la porte de la Bénédiction va s'ouvrir.

DEUXIÈME LIVRE

LE CÂKYA-MOUNI

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

V

LES QUATRE RENCONTRES

Ici commence le deuxième livre de la merveilleuse légende.

Un jour de sa vingt-neuvième année, Siddhârtha vient trouver le roi son père et dit :

« Seigneur, ne me laisserez-vous pas aller jusqu'au jardin de plaisance ? Voici que se termine la saison des pluies et j'aperçois au loin la campagne resplendissante. Il me plairait de la connaître et de

The Aquarian Theosophist

la parcourir. Il me plairait aussi de revoir Loumbini, où Mâyâ Dévî, parfaitement belle, me mit au monde. »

Le roi, penchant la tête, réfléchit en lui-même :

« Le parc n'est guère éloigné du palais ; et si je fais savoir que le prince va s'y promener, le peuple ornera les routes qui y mènent et s'empressera d'en écarter tout ce qui peut blesser sa vue. Sans doute, j'accepterai sa prière et peut-être, s'il plaît aux dieux, la traversée de la ville l'attachera-t-elle à Kapilavastou. »

Et Çouddhodana répond à son fils :

« Sans doute, j'accepte ta prière. »

Et il fait sonner les cloches et annoncer partout :

« Dans sept jours, le prince s'en ira au jardin de Loumbini. Que rien de déplaisant ne frappe son regard et que

tout incite aux réjouissances et à la joie. »

Le septième jour, la ville fut donc ornée de façon aussi merveilleuse que lorsque Siddhârtha était allé visiter les dieux, dans son enfance. On avait suspendu aux maisons des tentures et des étoffes aux nuances variées, des bannières et des étendards. La route de Loumbini fut parsemée de fleurs fraîches et d'urnes exhalant des parfums. Et des guirlandes et des tissus de soie, tendus au-dessus d'elle, la protégeaient du ciel brûlant.

La porte du palais s'ouvre. Des instruments de musique résonnent doucement. Les cent mille femmes de la ville, couvertes de parures, se montrent à tous les balcons et aux belvédères, quand, de la cour intérieure, sort le char princier.

Siddhârtha conduit lui-même les quatre chevaux blancs, tandis que Tchandaka le

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

fidèle, debout près de son seigneur, les excite de la voix. Ils partent et les femmes jettent des fleurs sur eux.

Bientôt le char a gagné la campagne ; la route, au milieu des rizières, est bordée d'arbres très hauts. Et au loin on aperçoit Loumbini dans le soleil.

Mais voici tout à coup apparaître un homme. Il est debout sur le chemin et se traîne avec peine. Il paraît décrépit, penché, courbé comme la solive d'un toit. Son corps, dont les os sont collés à la peau tendue, s'incline sur son bâton, qu'il enfonce dans le sol à chaque fois qu'il avance. Sa tête chauve branle, ses mains tremblent, son gosier laisse échapper des sons peu agréables. Et ses paupières clignent sous des sourcils tout blancs.

Siddhârtha retient les chevaux. Il regarde, les yeux fixés sur l'homme. Puis, se

tournant vers Tchandaka, il demande :

« Quel est ce malheureux ?

— C'est un vieillard, Seigneur, répond le fidèle ; il est accablé par les maux qu'amène le grand âge, et sa vie s'écoule à présent misérable. »

Le prince remarque :

« Sans doute cette misère est-elle propre à sa famille ? Et l'on ne saurait voir chez d'autres que chez lui de telles calamités ? »

Mais Tchandaka, hochant la tête :

« Seigneur, tel est le sort réservé à tous les hommes : la vieillesse les prend et les brise comme la tige du lotus, et ils ont à peine vécu qu'ils perdent en quelques jours tout ce qui donne la joie de vivre. »

Le prince ferme les yeux et dit à voix basse :

The Aquarian Theosophist

« Malheur à celui qui se doit traîner ainsi plus tard ! Mon fidèle, rentrons. »

Et il détourne le char de la route.

Au retour, le roi apprend la rencontre de son fils et du vieillard. Il se souvient alors des prédictions brahmaniques dont il a douté depuis le mariage ; et il fait doubler le nombre des sentinelles qui s'établissent tout autour du palais, à une demi-heure de distance.

Cependant, le lendemain, Siddhârtha repart pour le jardin de Loumbini. Mais il ne peut dépasser l'endroit où il s'est arrêté la veille : un autre homme y est couché, livide, brûlé de fièvre, au souffle court et gémissant.

Et Tchandaka dit que c'est un malade et que de maladies est traversée le plus souvent la vie des hommes. Alors, comme

la veille, le prince détourne le char de la route, et le roi, plus inquiet, augmente le nombre des sentinelles qui s'éloignent à une distance de trois quarts d'heure.

Quelques jours s'écoulent. Le souvenir des deux rencontres s'est un peu effacé. Et voyant, de sa terrasse, resplendir plus encore les rizières dorées, le prince commande qu'on prépare une nouvelle sortie. Mais cette fois non plus, ils n'iront pas plus loin : car ils ont rencontré un homme qui était mort.

Autour de lui se presse la foule de ses parents, malheureux et en pleurs, poussant des cris, arrachant leurs cheveux et couvrant leur tête de poussière. Et le cadavre, ils l'ont placé dans une bière et recouvert d'une toile.

« Tchandaka, ô mon fidèle, apprends-

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

moi quelle est cette nouvelle cause d'une semblable désolation ? »

Et pour la troisième fois, Tchandaka répond, et ses paroles rappellent la douleur dans l'âme de son prince. Et Siddhârtha s'écrie :

« De quel poids sont-elles dans la balance du bonheur, ces merveilles que nous appelons santé, jeunesse et vie ! Regardez comme toutes s'achèvent. Et dites qui osera soutenir à présent que l'existence n'est pas une charge ? »

Ils rentrent. Le fidèle ayant répété au roi les paroles de son fils, Çouddhodana fait renforcer encore la garde et lui ordonne de se fixer à une heure de marche du palais. Mais la crainte augmente dans son cœur.

Pour la dernière fois, Siddhârtha veut

visiter le jardin de plaisance. Son âme, à présent, demeure absorbée, ayant connu ce que sont la mort, la vieillesse et la maladie. Il s'interroge et veut découvrir le remède, mais il ne trouve rien.

Réjouissez-vous, ô vous, fidèles, qui écoutez la merveilleuse légende, le Bodhisattva a trouvé le remède. Le monde sera sauvé. Il n'y aura plus de maux sur terre, et la sagesse ouvrira sa porte de bois uni. Le remède est trouvé. Et ce fut dans la quatrième rencontre.

Un moine va, d'une marche régulière et calme, les yeux baissés, portant avec dignité les vêtements rougeâtres et le vase aux aumônes. Son regard, qu'il relève parfois, se porte en avant, ou à droite, ou à gauche, reflétant la lumière du jour. Et son visage est reposé.

Alors voici que s'illumine celui de Sid-

The Aquarian Theosophist

dhârtha. Le fidèle vient de lui décrire la condition du religieux, et le prince y a discerné la voie qui mène au salut.

« Dans cette voie et nulle part ailleurs, se dit-il, réside le moyen d'échapper aux misères de la vie. Je le sens bien. Voilà tout le bonheur du monde. Et ceux qui le négligent ou l'abandonnent sont des enfants et des fous. »

Maintenant, ils continuent la promenade. Siddhârtha ne ressent plus aucune tristesse, ni rien qui le décourage : le calme du saint homme l'a pénétré d'une façon mystérieuse et divine.

Ils entrent dans Loumbini. De tous côtés retentissent les cris des cygnes et des paons. Les arbres des bosquets se penchent sur le passage du char. Dans l'air, voltige la poussière odorante de

toutes sortes de fleurs. Et Siddhârtha, entendant, voyant et respirant, se souvient de sa naissance.

La journée passe. Le prince est assis sur une estrade de pierre parfaitement polie, et les serviteurs l'ont orné de bijoux et de riches étoffes. Le soleil descend derrière les plakchas. La douceur de la nuit envahit le jardin. Sur l'étang aux lotus, où Siddhârtha s'est baigné tout à l'heure, un très léger frisson vient de courir. Des parfums montent. Alors des chanteurs, des danseurs et des Brahmanes commencent de louer, par des chants, des danses et des prières, le très glorieux fils du roi Çouddhodana, cependant que le prince remonte sur son char.

A ce moment, un messager du roi gagne le jardin en grande hâte.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

« Seigneur, crie-t-il en apercevant le prince, il vous est né un fils.

— C'est donc un lien qui vient de naître, dit simplement Siddhârtha. »

Et dès lors, on appellera ce fils *Lien*, c'est-à-dire, en langue sacrée, Rahoula.

La nuit est venue. Tchandaka excite les chevaux ; des esclaves porteurs de torches, courant devant eux, éclairent la route du retour. Dans la ville, toutes les maisons ont placé des lumières à toutes les ouvertures, et Siddhârtha distingue le chemin aussi bien que sous le soleil de midi.

Or, comme il passe devant le palais de la noblesse, une jeune princesse, Krishâ Gautamî, sa cousine, du balcon l'admire en sa forte beauté :

« Bienheureuse en vérité la mère, bien-

heureux en vérité le père, bienheureuse l'épouse qui donne le nom d'époux à un seigneur si glorieux ! »

Le prince, entendant cette louange, lève les yeux vers la jeune princesse :

« Bienheureux plutôt ceux qui ont trouvé le salut. Il n'est d'autre gloire que celle de la béatitude. Je chercherai cette gloire et m'efforcerai de l'atteindre. Mais toi, prends cette récompense de la leçon que tu me donnes. »

Et, détachant son collier de pierres précieuses, il le tend à Krishâ.

O fidèles, voilà une première parole du Bodhisattva. Sa résolution y vient d'apparaître. Mais attendez, la nuit commence seulement. Et le soleil ne se lèvera pas, qu'on n'ait vu se décider le Libérateur du monde.

The Aquarian Theosophist

VI

LE DÉPART

Le prince, revenant à son palais d'été, se dirige vers celui du roi Çouddhodana son père, à qui il fera part de sa décision. Dès qu'il arrive, le palais tout entier s'illumine de façon éclatante. Le roi se réveille et, apercevant cette clarté, interroge un serviteur :

« Holà, eunuque, le soleil s'est-il levé, qu'on est éclairé d'une semblable lumière ? »

L'eunuque ouvre des yeux surpris.

« Seigneur, la première partie de la

nuit n'est pas encore écoulée. D'ailleurs la lumière du soleil n'apparaît pas sur les arbres et les murs sans jeter leur ombre sur le sol et sans répandre aussitôt une chaleur excessive. Et le matin, chantent les cygnes, les paons, les perroquets, les kôkilas et les autres oiseaux accueillant le jour. Tandis que cette lumière, ô roi, est agréable et douce ; elle rafraîchit et ne cause aucune fatigue ; elle frappe les arbres et les murs sans qu'il y ait d'ombre derrière eux. Elle est divine. Sans doute un être pur vient d'arriver ici. »

Et Çouddhodana voit son fils. Il s'étonne et veut se lever.

« Seigneur, dit le prince, c'est à moi de m'incliner devant vous : car je vous adresserai une nouvelle prière. Il me faut quitter le palais et la ville, et non cette fois

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

pour le jardin de plaisance, mais pour le monde entier. »

Le roi tremble.

« Pourquoi cela, ô mon fils ? Ne possèdes-tu pas ici ce qui donne le bonheur ? Bientôt même, tu deviendras le maître de la cité : je suis vieux. Tu vivras sans crainte ni souci, illustre par ta maison, et joyeux parce que tu es aimé de tous et que Rahoula vient de naître. Quelle chose te manque à présent ? Dis-la moi, et je me promets de te l'obtenir.

— Seigneur, il me manque quatre choses, et je vous demande de me les obtenir. Les possédant, je ne quitterai de mon existence votre royaume. C'est d'abord que la vieillesse ne s'empare jamais de moi, afin que je demeure toujours jeune. Que jamais aucune maladie ne vienne habiter mon corps. Que jamais la mort ne

l'atteigne et qu'il vive éternellement. Et que jamais aucun malheur ne s'abatte sur cette éternelle vie. Telles sont les quatre choses, Seigneur.

— Ô mon fils, telles sont les quatre choses qu'aucun homme ne pourra t'obtenir, fût-il roi dix mille fois plus puissant que moi-même ! C'est en vain que tu les demandes.

— Seigneur, permettez-moi donc de partir à la recherche de la délivrance. Si je ne puis éviter ces maux durant ma vie présente, qu'il me soit possible d'échapper aux vies futures et aux souffrances qu'elles ramèneront avec elles. J'en veux trouver le moyen.

— Je ne saurais te retenir, dit le roi entendant ces paroles et cédant à sa douleur. Va, et puisses-tu trouver le moyen ! Mais tu es bien jeune, ô mon fils, et ton

The Aquarian Theosophist

cœur bat bien vite pour mener la vie de méditation. »

Le prince, dans son palais, s'est étendu sur un lit recouvert d'étoffes magnifiques. Autour de lui, des suivantes gracieuses dansent et chantent. Mais il songe. Et voilà que peu à peu les sons et les bruits s'éloignent. Les danseuses et les musiciennes disparaissent dans une brume. Devant les yeux de Siddhârtha se dresse une grande figure vénérable et calme. Elle dit :

« Je suis un çramana — un ascète. — J'ai connu ce qu'étaient la vieillesse, la maladie et la mort et j'ai quitté tout ce qui me rattachait à l'existence coutumière pour les fuir. Seule la vérité est éternelle. C'est pourquoi j'ai détruit toute pensée mondaine. Et je vis dans le désert, n'approchant des hommes que pour mendier ma nourriture.

— Comment peut-on trouver la paix dans un monde plein d'agitation ?

— Là où existe la chaleur, existe aussi le froid. Là où se développe la souffrance, peut se développer la joie. Car toutes choses vont par deux. Il faut découvrir l'une et l'autre.

« Si un homme qui est tombé dans un tas d'ordures ne cherche pas l'étang aux eaux pures qui est dans le voisinage, ce n'est pas la faute de l'étang. Si tu ne cherches pas la route qui mène des misères au grand lac du salut, ce n'est pas la faute de la route. Quand un homme, atteint d'une maladie que peut guérir le médecin, ne fait pas chercher le médecin, ce n'est pas la faute du médecin.

« Quand un homme atteint de la maladie

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

du péché ne cherche pas le guide destructeur du péché, ce n'est pas la faute du guide. »

Le prince approuve de la tête :

« Tes paroles sont bonnes et je les entendrai. Mais le roi m'a dit que je suis trop jeune pour chercher le moyen, et que mon cœur bat trop vite pour chercher la vie de méditation. »

Le majestueux visage abaisse les paupières.

« En vérité il n'est pas d'heure qu'il faille attendre pour mener la vie de méditation. Et tu me sembles avoir tardé déjà.

— A l'instant même je vais partir, s'écrie le prince. Je ne tarderai plus.

— Tu deviendras notre maître et notre seigneur. Tu deviendras le Bouddha sauveur du monde. Tu mèneras le grand combat et vaincras le démon. »

Ayant dit, le çramana disparaît. Et le Bodhisattva, murmurant : « Je deviendrai le Bouddha sauveur du monde », se retrouve sur le lit d'étoffes magnifiques.

Cependant les femmes, l'ayant cru endormi, avaient cessé leurs chants et leurs danses. Elles s'étaient laissé aller au sommeil, inconscientes de leurs gestes. Siddhârtha les considère : les vêtements des unes sont tombés, les parures des autres sont dispersées. Quelques-unes ont les épaules meurtries, le corps tout en désordre. D'autres se plaignent et délirent, le visage contracté. L'une est renversée la tête en bas ; l'autre grince des dents en clignant ses yeux entr'ouverts. Et le prince se dit : « C'est dans un cimetière que je suis, et nulle part ailleurs. »

Il se lève. Par une longue galerie qui traverse le palais, il gagne la chambre

The Aquarian Theosophist

de Gopâ, devenue aussi, maintenant, celle de son fils nouveau-né. Il entre. La lampe nourrie d'huile parfumée éclaire la jeune mère qui dort, la main posée sur la tête de l'enfant.

« Je ne pourrai pas prendre Rahoula dans mes bras, songe le prince, car il me faudrait éveiller la princesse, et elle s'opposerait au départ. Quand j'aurai atteint le but, je reviendrai. »

Et il descend vers la terrasse.

La lune jette des taches de lumière sur le sol, entre les bosquets et les arbres. Siddhârtha, appelant Tchandaka le fidèle, lui dit sa résolution. Tchandaka le regarde avec étonnement :

« Seigneur, vous n'y pensez pas ! Regardez ces jardins, les plus beaux de tous, embellis de fleurs et de fruits de

toute espèce, où les oiseaux de toutes sortes font entendre leurs chants réjouissants. Les étangs y brillent de l'éclat des lotus blancs, bleus, jaunes et rouges. Les cris des paons, des cygnes, des kôkilas et des cigognes y retentissent. Et dans leurs eaux claires se reflètent les guirlandes délicates de l'arbre du corail. Abandonnerez-vous ces belles choses ? Regardez vos palais égalant les plus grandes merveilles par leurs matières excellentes et par le calme qui y règne. Ils ressemblent aux nuages d'automne ou au mont Kailâça. Les abandonnerez-vous ? Votre jeunesse est intacte. Votre corps est gracieux et charmant, votre chevelure est noire et vous n'avez pas joué avec les désirs. Comme le maître immortel dans le monde des dieux, vous qui connaissez les rites des plaisirs, livrez-vous à eux

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

sans remords. Plus tard, quand vous aurez vieilli, vous vous occuperez d'austérité et de pénitence.

— Tchandaka, ces désirs changent trop vite de nature et s'en vont semblables par leur rapidité au torrent qui coule de la montagne. Comme le vide enfermé dans la main qui trompe un enfant, ils sont sans essence. Ils paraissent et fuient, esclaves de l'erreur. L'idée venue de l'erreur est pareille à l'illusion ; la pensée résultant de l'erreur est pareille au mirage ; la vue fausse est pareille à un songe et passe de même... Les désirs sont destructeurs de toute vertu. Je le sais, car je les ai connus.

— Ô Excellence, ne partez pas...

— Je partirai, mon fidèle. Puisque mon cœur ne se plaît pas dans le domaine des vanités, donne-moi Kanthaka, roi entre

les meilleurs chevaux. Je deviendrai bientôt le vainqueur de tous, le Seigneur de toute loi, l'ascète, le Mouni maître de la Loi.

— Seigneur, partirez-vous cette nuit même ? Et celle-ci à l'œil pareil au lotus épanoui, parée de colliers et de guirlandes précieuses, semblable à l'éclair qui jaillit des nuages amoncelés, ne la regarderez-vous pas, si belle sur sa couche ? Ces flûtes et ces instruments qui résonnent avec douceur, ne les entendrez-vous pas ? Le jasmin, le lotus bleu, l'aloès, ne vous plairez-vous plus à les considérer ? Ces mets odorants, ne les goûterez-vous pas ? Où irez-vous, Seigneur ? Ces vêtements très excellents, vous les laisserez aussi ? Seigneur, Seigneur, où irez-vous ?

— Il faut partir d'abord. Fais ce que je t'ordonne. »

The Aquarian Theosophist

Alors Tchandaka, les yeux remplis de larmes, demande :

« Maître qui connaissez le temps, qui connaissez le moment, qui connaissez la proportion de toutes choses, serait-ce aujourd'hui le temps et le moment ? Pourquoi m'ordonnez-vous cela ?

— Mon fidèle, c'est que le temps est venu.

— Maître, de quoi le temps est-il venu ? »

Et le Bodhisattva, levant le doigt, répond :

« Dans la recherche que j'ai faite du bien des êtres, j'ai décidé : Après avoir obtenu de demeurer dans la Bodhi — l'Illumination exempte de vieillesse et de mort —, je délivrerai les créatures. Telle est la prière que j'ai prononcée. Le temps de son accomplissement est venu. En cela est la Loi elle-même. Obéis et ne tente plus de me retenir. »

Tchandaka se prosterne en pleurant, puis amène Kanthaka. Le Bodhisattva monte sur le cheval admirable. Ils partent. Le maître des dieux, Çakra lui-même, a ouvert la porte de la Bénédiction.

Kanthaka s'avance avec une splendeur terrible. Le bruit de ses pas retentit à la distance d'un yôdjana ; mais la ville, plongée dans le sommeil par les dieux, ne s'éveille pas. Sur la terre couverte miraculeusement d'or, d'argent et de perles, les pieds de Kanthaka frappent fortement. Il s'en élève un son solennel et doux, et cependant pas un homme ne s'éveille. Du haut du ciel Touchita, des millions de dieux, joignant les mains en s'inclinant, adorent. Et des millions d'Apsâras chantent en poésie :

« Kanthaka, vite, vite, emporte le

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

guide du monde. Ne sois ni abattu ni triste. Puisque tu sers le guide du monde, tu ne peux ni craindre, ni rencontrer le mal, ni suivre de mauvaises routes... »

VII

LA ROUTE DU BODHIMANDA

Voyez, fidèles, le roi des chevaux s'élance au milieu de la nuit, portant le guide du monde. Tchandaka les suit. Ils ont dépassé la ville, ils dépassent le jardin de plaisance, puis le royaume voisin, puis un autre, puis un autre. Et la lune projette leur ombre galopante sur le sol clair de la route. Ils vont: et les voici qui arrivent enfin sur le bord du fleuve qu'on appelle Anomâ, c'est-à-dire Sublime. Le Bodhisattva, l'ayant demandé, apprend

The Aquarian Theosophist

du fidèle le nom de ce fleuve. Alors il fait sauter Kanthaka sur l'autre rive et dit :

« De ce même nom de Sublime, on appellera ma résolution de quitter le monde pour le délivrer. C'est ici qu'il faut nous séparer, ô mon fidèle. Prends ces bijoux, et retiens le roi des chevaux. Ramène-le dans la ville. Je pars : je m'en vais me faire moine.

— Excellent, laissez-moi partir avec vous. Je deviendrai moine également et demeurerai votre esclave. »

Mais le maître secoue la tête :

« Ce n'est pas là ta vocation. Rentre au palais, et salue en mon nom et mon père et ma mère. Va, mon fidèle, je te l'ordonne. »

Ayant dit, il reprend sa route, seul, sans tourner la tête, tandis que Tchandaka s'est prosterné sur le sable de la

rive et que Kanthaka hennit en frémissant.

Mais le Bodhisattva est encore revêtu de vêtements brodés et précieux. Il pense :

« Ces mousselines de Bénarès ne conviennent guère à qui veut oublier les vanités du monde. Je m'en séparerai. »

A ce moment, et, croyez-le, fidèles, sans nul doute envoyé des dieux, un marchand passe, dont les habits sont grossiers et de couleur rougeâtre. Le Bodhisattva l'arrête, lui donne son brillant costume, revêt celui du marchand. Mais avant de se séparer de son épée, il la prend de la main droite, de la main gauche il empoigne sa chevelure que d'un seul coup il tranche. Puis il dit :

« Si je suis destiné à devenir un Bouddha, que ma chevelure reste suspendue

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

dans le vide ; sinon, qu'elle retombe à mes pieds ! »

Et il la lance vers le ciel.

La chevelure s'élève à la hauteur d'un demi-yôdjana, demeure suspendue, puis disparaît. Alors le Bodhisattva, plein d'assurance, tend l'épée au marchand émerveillé, et reprend une seconde fois sa route.

Cependant Tchandaka et Kanthaka revenaient au palais du roi. On s'était aperçu au milieu de la nuit de la disparition du prince et l'on sonnait les cloches par toute la ville pour annoncer la mauvaise nouvelle. Çouddhodana avait expédié des quatre côtés des courriers à cheval, leur commandant : « Allez, et si vous ne retrouvez pas le prince, ne revenez pas. » Le chagrin étreignait les cœurs. Mahâ Gautamî pleurait son fils introuvable. Gopâ se lamentait sans comprendre. Et le roi, qui comprenait, levait un regard anxieux sur le jardin de Loumbini, baigné par le soleil naissant.

Le fidèle et le roi des chevaux traversent à pas lents la cité toute émue et parviennent à la porte de la Bénédiction. Des cris d'angoisse les accueillent, annonçant leur arrivée. On se précipite. Le roi des chevaux s'abat sur la première terrasse.

« Parle, Tchandaka, demande Çouddhodana. Qu'est devenu ton maître ?

— Seigneur, mon maître est parti pour toujours.

— En vérité, ton maître est-il parti pour toujours ? Aucun effort, aucune promesse ne pouvait le ramener vers nous ? As-tu tenté de le retenir ? Lui as-tu parlé de sa femme si belle, et de son fils qu'il a lui-

The Aquarian Theosophist

même appelé *Lien* ? As-tu réveillé dans ses yeux l'image des trois palais et de leur vie magnifique ?

— Seigneur, il est parti pour toujours. Il avait prononcé une prière et le temps de son accomplissement était venu. En cela est la Loi divine, et il doit devenir le maître de la Loi. »

Çouddhodana se tait. Sa pensée erre, sans but, à travers son esprit. Un grand silence l'entoure. La foule se recueille.

Mais un nouveau murmure court le long des enceintes. Des courriers à cheval surviennent, poussant devant eux le marchand qui avait échangé ses habits contre ceux du prince.

Le roi, troublé par la douleur, voit en cet homme quelque assassin de Siddhârtha, revêtu de ses dépouilles. Il s'élance, mais le marchand, se jetant contre le sol, le

supplie de croire à son récit et dépeint avec exactitude tout ce qui s'est passé.

Çouddhodana penche la tête :

« Tu ne dis pas de mensonges. La prédiction des Brahmanes s'est accomplie. La destinée s'écoule, tel un fleuve aux eaux calmes. Mais il ne faut pas tenter de lui opposer un obstacle : elle l'emporte en se jouant. Faites donner à cet homme une somme d'argent et qu'il s'écarte ensuite. »

Tchandaka remet à la reine Mahâ les bijoux de son maître. Ils sont distribués aux princes des Çâkyas ; mais aucun d'eux n'est de force à les porter. Alors Mahâ Pradjâpatî, pour que ces ornements ne ravivent pas en elle le souvenir du départ, les jette dans un étang. Et aujourd'hui encore, cet étang est connu sous le nom d'*Étang des Ornements*.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

Le Çâkya-Mouni chemine dans ses vêtements grossiers. Il marche pendant des jours, mendiant sa nourriture, dormant sous un manguier ou au bord de la route. Enfin, il arrive dans le royaume de Magadha, à Râjagrihâ, la capitale. Il en parcourt toutes les rues et, selon sa nouvelle habitude, mendie humblement, de porte en porte, sa nourriture. Mais son air est à la fois si discret et si noble, son attitude si pleine de dignité que tous les habitants s'étonnent dans leur cœur. Et le bruit qu'un homme doué de mille perfections corporelles mendie dans sa ville parvient jusqu'aux oreilles du roi Bimbisâra.

Le roi demande à le voir. Le Mouni s'est retiré déjà au milieu de la campagne. A l'ombre du rocher Pândava, il mange. C'est ainsi que le trouvent le roi et ses courtisans. Bimbisâra l'observe et aussitôt, lui trouvant des grâces nombreuses, il tente de lui offrir des richesses, afin de le garder près de lui.

« Tu es beau. Je te donnerai tout ce qui peut flatter les sens et ravir l'esprit. Demeure dans mon palais, ô moine.

— Ô roi, l'eau salée ne fait qu'augmenter la soif de celui qui la boit. La volupté appelle une volupté plus grande et souffre de ne la pouvoir obtenir. Je demeurerai moine, s'il te plaît.

— Comment peux-tu parler des richesses, mendiant qui vis d'aumônes?

— Roi de Magadha, le roi de Kapilavastou est mon père. Et les Çâkyas étaient mes sujets. Connais par là que mes richesses égalaient les tiennes. Je les ai abandonnées, cherchant l'apaisement et le calme. »

The Aquarian Theosophist

Alors Bimbisâra ne s'efforce plus de retenir le prince. Pourtant il obtient de lui cette promesse : devenu Bouddha, le Bodhisattva reviendra visiter tout d'abord la cité de Râjagrihâ. Et Bimbisâra le quitte respectueusement.

Le Mouni reprend une troisième fois sa route. Mais ce n'est point encore celle de la Sagesse. Des épreuves l'attendent. Elles seront spirituelles avant de toucher son corps. Car la voie ne peut se trouver sans peine : elle est lointaine et difficile à atteindre.

Il rencontre des sages et des ascètes. Ayant gagné Vaiçalî, il se mêle aux disciples d'Arâda-Kâlâma, très célèbre professeur. Il assouplit son esprit aux sophismes déliés de son école. Mais leur aimable doctrine ne saurait conduire à la Délivrance. Leur beauté ne brille que par

l'extérieur ; et le Bodhisattva les rejette, comme il a rejeté ses vêtements éclatants.

Il écoute les prédications du plus renommé des docteurs, Oudraka, le vénérable. Il lui porte une grande attention et sa force égale bientôt celle de son maître. Alors, Oudraka l'invite à enseigner avec lui les sept cents disciples qui l'admirent. Mais sa doctrine non plus ne saurait conduire à la Délivrance. Quand elle se perd dans les brumes des choses impossibles et quitte le réel, la méditation n'est qu'une jonglerie sans utilité. Telle est celle d'Oudraka. Et le Bodhisattva quitte son second maître.

Il vivra par soi-même. Mais cinq disciples le veulent suivre. Pleins de considération pour celui qui avait pénétré en peu de semaines ce qu'ils n'avaient jamais pu comprendre, ils accompagnent le Bodhi-

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

sattva. Et tous les six s'éloignent des hommes.

Alors, fidèles, commencent les six années d'austérité, au bord de la Nairanjanâ, dans un bois près d'Ourouvilvâ.

Les disciples, faisant ce que fait le maître, s'imposent une rude pénitence. Le Çâkya-Mouni ne mange qu'un seul grain de riz par jour. Et la force de son caractère est telle qu'il jeûne ainsi pendant les six années. Ses côtes saillent hors de sa poitrine, son corps paraît une liane tordue. La prunelle de ses yeux creux semble une étoile réfléchie au fond d'un puits. Et sa peau, perdant la couleur de l'or, prend une teinte si foncée que les signes de perfection propres à tout Bodhisattva deviennent invisibles. Mais son exemple soutient les cinq disciples dans leurs ma-

cérations et les réjouit dans leurs tourments.

Pourtant le Mouni ne se montrait pas satisfait. Son esprit, inquiété par la faim, ne lui laissait pas le calme nécessaire à la méditation ; et son corps affaibli ne le supportait plus qu'à peine. Un jour de la sixième année, comme il ressentait une infinie douleur, voici qu'une voix mélodieuse descendit du ciel Touchita. C'était celle de Mâyâ-Dévî, parfaitement belle. Elle disait :

« Lorsque dans les jardins de Loumbini tu es né de moi, ô mon fils, tu fis sept pas en avant, sans être soutenu, et tu dis avec joie ces belles paroles : « C'est là ma dernière naissance. » Ne pourront-elles pas se réaliser ? La prédiction du richi Asita, « Par lui, tout sera accompli », est-elle fausse et sans fondement ?

The Aquarian Theosophist

A-t-il mal vu l'avenir ? Ô mon fils, tu n'as pas voulu jouir de la gloire et du bonheur qui appartiennent aux rois. Et maintenant, n'ayant pas atteint l'Illumination, tu vas mourir dans cette forêt. Qui donc saura te redonner un souffle de vie ? »

Entendant ces mots, le Bodhisattva comprit qu'il s'écartait de la voie de la Délivrance.

« L'austérité ne saurait me conduire à cette voie que je cherche. Mes forces se sont perdues dans une lutte stérile : car il n'est pas bon d'obliger la nature à se combattre elle-même. Non certes, ce n'est pas là que se trouve la voie de la Délivrance. »

Alors, il décide de fortifier son corps ; par des aliments simples et une boisson légère, il retrouvera une pensée claire et

juste. Il se lève et gagne la Nairanjanâ. Longuement, il se purifie, montrant ainsi qu'il quittait sa précédente manière de vivre, la jugeant pleine d'erreur et de fausseté.

Mais, sortant de la rivière, il ne peut s'en retourner. Une souffrance violente secoue sa poitrine. Il défaille. Et comme ils le voient de loin s'abattre, privé de connaissance, les cinq disciples, le croyant mort, se prosternent avec respect.

Or une jeune enfant, Soujâtâ, fille de berger, passait près de la rivière. Elle aperçoit le moine gisant et s'approche. Il respire encore et entr'ouvre les yeux. Aussitôt Soujâtâ s'inclinant, lui offre avec dévotion du lait et du riz. Et le Bodhisattva accepte. A partir de ce moment, il reprend de la nourriture. Il recouvre sa force et sa beauté. Les signes de la

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

perfection redeviennent visibles. Maintenant, il se sent prêt à affronter l'Illumination suprême.

Mais les disciples, observant cette existence nouvelle, sont convaincus que le Bodhisattva les abandonne. Puisqu'il n'a pu atteindre à la complète sagesse par la vie qu'il vient de mener, comment le pourra-t-il à présent qu'il vit sans effort ? Et ils se détournent de lui.

« Ils se détournent de moi et je les aime, se dit leur maître. Mais sans doute faut-il que je demeure seul. J'ai connu l'erreur en leur compagnie.

« Certainement, c'est dans la solitude que je dois gagner la voie de la Vérité, la voie de la pensée ferme et indestructible, la voie qui mène à la connaissance de la science universelle, la voie sans trouble qui conduit à la cité du Nirvâna. Je m'en

irai, afin de n'être plus que mon propre maître. »

Et ses disciples, pensant : « Siddhârtha nous quitte pour chercher une demeure plus agréable », reprennent le chemin de Râjagrihâ.

Ô fidèles, voyez la route que va choisir le Bodhisattva. Elle mène à l'endroit très sacré nommé Bodhimanda — le lieu de l'Illumination — et à l'arbre de la Science. C'est là que le prince Siddhârtha Gautamâ deviendra le Bouddha sauveur du monde.

D'un pas égal, revêtu d'un linceul qu'il a lavé lui-même, le Bodhisattva marche, le visage tourné vers l'orient. A mesure qu'il avance, des étangs pleins d'eau de senteur, au fond de sable d'or, remplis de lotus bleus, jaunes, rouges et blancs,

The Aquarian Theosophist

apparaissent le long de la route. Des balustrades précieuses les entourent, couvertes d'oiseaux chanteurs. Et quatre-vingt mille Apsâras jettent des fleurs fraîches sous ses pas.

Sur le côté droit de la route, le marchand d'herbe Svastika faisait sa provision d'herbe. Celle qu'il venait de couper était verte, douce, agréable, nattée en tresse, pareille au cou du paon pour l'éclat, aux soies de Kâtchalindi pour la douceur, et d'une odeur suave et nuancée. Le Bodhisattva s'approche et prie Svastika, avec des paroles limpides, de lui offrir quelques poignées de cette herbe, pour en faire un siège. Et Svastika, rempli de la plus grande joie, en dispose habilement sous l'arbre de la Science.

Et maintenant, fidèles, le Bodhisattva s'est assis, les jambes repliées et les

mains réunies, le dos tourné vers l'arbre. De son corps s'échappe une lumière sans pareille. Et il dit :

« Je ne me lèverai pas de ce siège, que je n'aie atteint la sagesse suprême. J'envelopperai les mondes avec le nuage de la Science et de la Loi libératrice, je verserai la pluie de la Loi exempte de passion, qui fait obtenir le Nirvâna final. Tous les replis de la liane du désir et de la corruption humaine qui enlacent les mortels, je les couperai. Un pouvoir surnaturel s'exhale de l'union d'un esprit qui médite et d'un corps sans souffrance. Je donnerai la foi qui vient de ce pouvoir. »

Il se tait. La nuit des nuits descend sur le Bodhimanda.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

VIII

L'ASCENSION VERS LA BODHI

La nuit est descendue doucement. Les cieux résonnent d'hymnes divins et, sur le cercle de la terre, une joie ineffable emplit toutes les créatures.

Une seule ne se réjouit pas : Mâra Pâpîyân — le Mauvais — distingue les heures à venir : elles seront de lutte violente, car son empire est en jeu. Seigneur des cinq désirs, une grande peur l'étreint de perdre sa puissance. Et il réunit ses fils, ses alliés et les chefs de l'immense armée qu'il commande, pour leur parler ainsi :

— Un homme né de la famille des Çâkyas, lequel porte sur ses membres les meilleurs signes, est arrivé sous l'arbre de la Science. Son esprit connaît les détours les plus subtils des méditations et son corps a supporté des jeûnes austères. Écoutez les hymnes célestes qui l'accueillent. Si ce Bodhisattva devient un Bouddha parfait, s'il obtient la compréhension impeccable, il donnera l'Intelligence à des milliers d'êtres et il rendra déserte ma demeure. Allons donc vers lui et frappons-le. Faites sans retard ce que je vous ordonne. Par ce moyen, le monde, bien que rempli de sages, ne se plongera pas, entier, dans le Nirvâna : je resterai puissant de la faiblesse humaine. »

L'armée du tentateur s'avance, formidable et terrible, forte de quatre corps de troupes. Son aspect fait dresser les che-

The Aquarian Theosophist

veux par la diversité de ses armes, et jamais hommes ni dieux n'en ont vu de semblable. Les démons portent l'épée, l'arc et les flèches, des piques, des javelots, des haches ou bien l'arme à trois pointes qui perce le visage. D'autres sont armés de cailloux, de pilons, de massues, de chaînes, de bâtons, de disques, de foudres, et de toutes les espèces d'instruments de meurtre que l'on inventera jamais. Ils brandissent en se jouant des marteaux, des arbres déracinés, des maillets et des boules de fer. Et ils en menacent le Bodhisattva. Leurs corps sont revêtus de cuirasses. Leurs têtes, leurs yeux et leurs visages flamboient. Quelques-uns ont les yeux rouges comme ceux du serpent rempli de venin. Quelques-uns ont les yeux crevés. D'autres ne sont que squelettes, d'autres ont les oreilles, le nez,

les pieds ou les mains coupés. Ils crient : hou, hou ! ils crient : tchout ! ils crient : houlou, houlou ! ils hurlent : Ce çrâmana Gautamâ, cet arbre de la Loi, arrachez-les ! jetez-les de côté ! chassez-les ! liez-les ! mettez-les en pièces ! dispersez-les ! précipitez-vous sur eux ! Leur voix est rauque et sauvage. Et ces démons hurlants, difformes, aux têtes d'éléphant, de chacal, de porc, de buffle, d'âne, de lièvre, de yak, de cigale ou de bœuf, aux corps de serpent, de singe, de léopard, de chat, de rat, de poisson, de makara, de vautour, de milan, de garouda, le regard pareil à un poison insupportable, avec une tête, deux têtes ou cent mille ou pas de tête, avec un bras, deux bras ou cent mille ou pas de bras, ornés de guirlandes de doigts coupés, d'ossements et de crânes, montés sur les montures les plus rapides, tour-

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

noient, virent, volent, sifflent et meuglent, répandent des pluies de fer et de cuivre, lancent le fracas du tonnerre, amoncellent des nuages de poussière, que précipitent les rafales du vent et de la pluie infernale avec des nuées de flèches.

Dans les ténèbres qu'ils produisent, ils font crouler des montagnes et rôdent autour du Bodhisattva en poussant des cris. De vieilles femmes s'approchent et pleurent, en disant : « Mon fils ! ah ! mon fils ! lève-toi, lève-toi ! vite sauve-toi ! » Des figures de vampires, de diables, de mauvais génies, aveugles, boiteux, infirmes, amaigris, épuisés de faim, grelottants de fièvre, étendant les bras, le visage défait, éplorés, effarés, inspirant la crainte, passent devant le Çâkya-Mouni.

Comme si cela n'était rien encore, voici que les éléments se troublent. Les rivières

débordent et inondent la terre. Des éclairs brillent. Le tonnerre ébranle le sol. Les arbres sont renversés.

Mais pas une feuille ne tremble à l'arbre de la Science. Pendant que tout s'accomplit, le regard de Celui qui resplendit de toutes les qualités considère le vrai et ne voit en ces monstres que des formes vaines et terrestres. Et des flammes infernales et de la tempête furieuse, il ne reste au-dessus de lui qu'une brise parfumée : les foudres, le fer, le sable brûlant, le cuivre ardent et les flèches se transforment en fleurs de lotus qui tombent lentement.

Pleine de rage, l'armée de Pâpîyân s'immobilise et l'un des chefs dit à Mâra :

« Pour ceux qui sont sages, il convient de s'en retourner. Si tu ne te retires pas, tu verras se réaliser devant toi les choses

The Aquarian Theosophist

douloureuses que tu as rêvées. Et de même que les richis réduisent une contrée en cendres, ton armée deviendra cendre au vent. »

Alors Pâpîyân, triste, soucieux, abattu, humilié, mais soutenu par son indomptable orgueil, source des vertus guerrières, ne prend pas la fuite et, ne détournant que la tête afin de parler à ses hommes, il dit :

« Reposez-vous. La destruction d'un être précieux de cette espèce ne peut s'accomplir soudainement. Il faut essayer maintenant s'il est possible de l'ébranler par des caresses. »

Et, ayant appelé ses filles et les filles de ses filles, il tend la main vers le Bodhisattva.

Quelques-unes d'entre elles se voilent la moitié du visage, d'autres montrent leur sein ferme et arrondi, à demi-couvert, ou

nu parmi les gazes invisibles. Certaines, dénouant leurs vêtements, montrent la ceinture d'or qui entoure leur taille. Elles chantent, rient, ou remuent leurs jambes comme des tiges de kadalis agitées par le vent. Leur front poli, leur visage bien fardé, leurs yeux longs comme des lotus épanouis, leurs dents blanches comme le jasmin resplendissent. Et tandis qu'elles avancent d'un pas balancé, Mâra, de sa voix la plus douce, vante leurs qualités :

« Vois, elles sont agréables, Seigneur. Regarde leur sein qui est ferme et arrondi, ces trois plis charmants à leur taille et leurs hanches larges et gracieusement élevées. Vois leur bras partagé par le bracelet qu'il remplit. Elles sont tes esclaves, Seigneur. Elles possèdent la science des voluptés et conduisent habilement les chœurs de chants et les danses. »

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

La voix du désir n'est plus qu'un murmure insinuant, imperceptible. Mais le Bodhisattva, songeant aux parfaites jouissances de la Bodhi, n'entend et ne voit rien.

Et du haut du ciel Touchita, les dieux, penchés, s'écrient :

« Pâpîyân, comme le voyageur égaré, tu es dans la mauvaise route ; et comme le chacal fuyant à la voix du lion, tu t'enfuiras aujourd'hui. Comme l'oiseau, Pâpîyân, que le souffle du vent emporte, tu seras secoué, car tu es sans force comme un homme à qui l'on a coupé les mains et les pieds. »

Entendant ces mots, Mâra se redresse. Et, avec violence, il interpelle le Bienheureux :

« Je suis le Seigneur du Désir, le maître de ce monde entier. Les dieux, la foule des hommes et les bêtes, assujettis par moi, sont tous tombés en mon pouvoir. Venu dans mon domaine, que veux-tu ? Lève-toi et parle en conséquence. »

Le Bodhisattva répond :

« Si tu es le Seigneur du désir, tu ne l'es pas de la Lumière. Regarde-moi : je suis le Seigneur de la Lumière. Si tu es le Seigneur du désir, ne va donc pas dans la mauvaise voie. Impuissant que tu es, c'est à ta vue que j'obtiendrai l'Illumination. »

La dernière arme du démon est tombée. Par sa parole, il a coutume de vaincre. Car elle est insinuante et flatteuse. Quelle puissance l'a rendue tout à coup brutale et sans feinte ? Maintenant, il s'est vaincu lui-même et se tait.

Le calme est revenu dans le Bodhimanda.

The Aquarian Theosophist

Le Bienheureux médite plus profondément et tous les soucis du monde, ceux de tous les êtres, hommes et animaux, passent devant l'œil divin de son esprit. Il se dit :

« Au début de tout est l'existence, sans quoi rien ne serait. Elle entraîne avec elle une somme inégale de souffrance et de bonheur ; les souffrances dominent toujours. De tous côtés les dangers, les difficultés et les désastres nous entourent. Et en regardant sur toute la terre, on n'aperçoit qu'un lourd fardeau de misères qui l'accablent. Elles atteignent le corps et l'asservissent : la maladie et la vieillesse en sont les principales. Elles touchent en même temps l'esprit : les désirs, et les besoins créés par les désirs, apportent une douleur sans bornes, car on ne saurait les réaliser tous. Certains même ne sont-ils pas irréalisables ? Nous désirons

en vain la santé et le bonheur : on ne les rencontre nulle part.

« Faut-il chercher un refuge dans la mort ? Elle pourrait mettre le terme à l'existence et apporter ainsi une solution du mal. Mais elle n'est que le passage d'une existence à une autre. Et se réfugier en elle, c'est hâter une existence nouvelle. C'est pourquoi la mort elle-même est une des principales souffrances, comme la vieillesse et la maladie.

« Et toutes ont leur source à la source même de la vie, qui est la naissance.

« Mais les naissances doivent-elles revenir après chaque mort ? »

Voici que tout à coup apparaît au Bienheureux l'enchaînement des causes :

« Chez tous les hommes, les désirs courent sans aucun frein. Quelques-uns de ces désirs accomplis suffisent à leur don-

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

ner la conscience du lien qui unit cet accomplissement aux désirs qui le souhaitaient : dès lors, chaque être se croit capable de volonté et, par conséquent, de pouvoir. Et il se prend à développer les six champs du savoir, qui sont les sens et l'esprit. Il découvre l'univers en ses particularités sensibles. De ce contact, naissent les sensations. La sensation, par sa variété merveilleuse et son charme puissant, donne à l'être la soif d'une existence égoïste et plus vaste, et crée l'attachement aux choses du monde. Et cet attachement fait que l'on s'aime soi-même plus qu'il n'est juste et qu'on espère, de toutes ses forces, perpétuer un *moi* aussi admirable.

« Et ainsi l'on perpétue le cycle des naissances, causes de tous les maux, de la maladie, de la vieillesse et de la mort. »

La lumière de son esprit remonte la suite des causes :

« La cause de tous les maux est donc dans l'ignorance où évolue la vie. Seules les sensations entraînent les êtres. Ils sont aveugles. Leur soif du plaisir sans clairvoyance, sans grandeur, sans fécondité, du plaisir qui n'engendre aucun progrès, les ramène sans cesse à de nouvelles naissances et c'est pourquoi la mort ne les conduit pas vers la paix. Ils créent leurs chaînes de leurs propres mains et errent sans fin dans l'enfer qu'ils se sont donné, et qui est la vie. Leurs efforts sont vains et vides comme des bulles d'eau, parce que leur connaissance est imparfaite et qu'ils la croient parfaite. Certes, si les hommes réfléchissaient, ils se détourneraient avec dégoût de leurs mauvaises actions. Mais l'erreur est agréable

The Aquarian Theosophist

à la vue de celui qui ne pense pas. »

Le Sage retient son souffle.

« Les hommes réfléchiront et se détourneront avec dégoût de leurs mauvaises actions. Je dissiperai l'ignorance et détruirai les désirs informes. Alors, les faux sentiments s'éteindront et l'erreur cessera. Les illusions des sens se dissiperont comme les ténèbres à l'approche du soleil. L'égoïsme aboli, toute espérance et toute douleur s'effaceront. Et les hommes attendront, dans la sagesse et la vertu calme et tranquille, la fin de leur existence dernière.

« Le *moi* n'est que le reflet d'un reflet. La vérité n'est que l'image fidèle des rapports des choses : mais c'est là le permanent et l'éternel, le réel en toute vie, la Voie et la ligne droite. »

Telle est la Doctrine du très sacré Boud-

dha. Bienheureux soyez-vous, fidèles, qui la comprenez.

Trois fois, dans les trois veilles de la nuit sainte, le Bouddha — l'Illuminé — a fait passer devant lui les effets et les causes. Et quand enfin il trouve l'assurance que rien n'a échappé à sa vue et qu'il possède la science complète des effets et des causes, sur son visage parfaitement beau rayonne un sourire admirable.

Alors, du ciel Touchita, cent mille dieux prononcent des louanges suivant la règle :

« Mouni à l'esprit profond, aux accents pleins de charme comme la voix de Brahmâ, tu as atteint l'Intelligence suprême et vraiment pure. Salut à toi, Mouni serein, au cœur très clair, qui délivres des doutes et te plais dans la quiétude.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

Puisque tu as atteint l'Intelligence suprême, vite, tourne la roue de la Loi. Ceux qui désirent la Loi crient pour l'entendre.

« Ce monde, depuis longtemps endormi dans l'épaisseur des ténèbres, réveille-le avec la lampe de la Sagesse, et délivre de l'existence des milliers de créatures.

« Ta parole est sans défaut, sans erreur, sans trouble. Exempte d'obscurité et de passion, elle est entrée dans la pensée de l'immortalité. Devenu le Tathâgata — le Parfait —, tu mérites qu'on te rende des honneurs infinis dans le monde des dieux et celui des hommes. Intelligence éclatante, nous te saluons avec la tête. »

Entendant ces paroles, et bien d'autres, qui sont dites par les dieux, Pâpîyân, rempli de chagrin et de dépit, se retire dans un coin à l'écart, la tête baissée, et, traçant avec une flèche des figures sur la terre,

il pense avec douleur : « Mon empire est passé. »

Ses trois filles, ignorant encore le pouvoir du Tathâgata, veulent, malgré les conseils de leur père, tenter une dernière épreuve. Afin de se rendre désirables, elles se changent en femmes ayant été une fois mères et dans la fleur de la jeunesse. Puis, sans remuer les yeux, afin de mieux accomplir leur dessein, elles se rendent auprès du Bouddha. Par le seul effet de sa puissance, et sans qu'il prenne garde à elles, le Bouddha les change en vieilles décrépites.

Pendant sept jours, le grand Çramana, immobile sous l'arbre de la Science, reste plongé dans la méditation. Le huitième jour, un ouragan furieux s'élève, bouleversant les airs, les eaux et le sol. Il entoure

The Aquarian Theosophist

le Bodhimanda en hurlant et sifflant. Alors Moucalinda, roi des serpents, sort de l'océan où il a sa demeure. En une voûte profonde, il reploie ses anneaux sur le Tathâgata. Dans cette ombre merveilleuse, le Bouddha attend le retour du soleil et sept nouveaux jours se sont écoulés.

Cinq fois sept jours encore, le Bienheureux demeure à parfaire la Doctrine. Il en ordonne chaque partie. Et pendant ce temps, il ne boit ni ne mange.

TROISIÈME LIVRE

LE BOUDDHA

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

IX

LE SERMON DE BÉNARÈS

Ici commence le troisième livre de la merveilleuse légende.

En ce temps-là, deux frères, marchands habiles, Trapoucha et Bhallika, revenaient de la région du sud avec cinq cents chariots. Dans un bois de çalas qui entourait le Bodhimanda, par un pouvoir divin, les roues du premier chariot s'embourbèrent jusqu'au moyeu. Et tous les chariots durent s'arrêter ensuite. Aussitôt les deux frères et la troupe de

The Aquarian Theosophist

leurs serviteurs, empoignant des armes et pleins de crainte, partirent de tous côtés dans le bois.

Et voilà qu'entre les branches d'un çala en fleurs, Trapoucha et Bhallika ont aperçu le Victorieux. Il est sans orgueil ni colère, environné de lumière, les yeux fixes et pensifs. Et l'ayant vu, les deux marchands, tout pénétrés de sa lumière, lui apportent en offrande un gâteau de farine et du miel.

Et tandis que le Bouddha, leur ayant parlé, reçoit cette première nourriture dans un vase de pierre, premiers parmi les hommes, ils s'écrient tous deux :

« Bienheureux, nous avons recours à toi, nous avons recours à la Loi. Partout nous répandrons ta Doctrine. »

Ainsi, devenant les deux premiers fidèles, ils quittent le Tathâgata.

Le Tathâgata se recueille :

« Certes, pense-t-il, elle est profonde, cette Loi que j'ai atteinte, elle est calme, vraiment calme, satisfaisante, mais difficile à voir, difficile à comprendre, hors de la portée des esprits ordinaires, et n'est accessible qu'aux savants et aux sages.

« Si je l'enseigne à cette humanité dont le tourbillon s'épuise en vains plaisirs, elle ne pourra comprendre la grande loi des causes. Elle ne comprendra pas la cessation du désir, le repos et le Nirvâna. Prêchant cette doctrine, je dépenserais mes forces en vain, puisque nul n'en verra la profondeur secrète. Je demeurerai donc silencieux. »

Alors le grand Brahmâ Sahampati, qui connut immédiatement la pensée du Bouddha, rapide comme le bras ployé

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

qui se détend, descend du ciel Touchita jusqu'à lui. L'abordant avec respect, il rejette son manteau sur une épaule, met le genou droit en terre, joint les mains et dit :

« Maître, si tu ne prêches pas la Doctrine, les hommes vont périr. Aveugles tombés dans un précipice, quel autre que toi peut les en retirer? La vue de celui qui se tient debout au sommet des montagnes embrasse le peuple entier. De même, ô Bienheureux, élève-toi bien haut, là où les cimes de la vérité dominent au loin la terre, et abaisse tes regards sur cette humanité misérable, qu'éprouvent la vieillesse, la maladie et la mort. Debout, héros vaillant, riche en victoires, marche à travers le monde! Fais entendre le langage dont le son est doux. Beaucoup le comprendront. »

Avec l'œil de son esprit, le Bouddha regarde l'humanité :

« Tu dis vrai. De même que dans un étang de lotus, parmi les roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nés dans l'eau, montant dans l'eau vers la lumière, les unes n'émergent pas et fleurissent au fond ; d'autres roses des eaux, nées dans l'eau, montant dans l'eau, s'élèvent jusqu'à la surface ; d'autres roses des eaux, lotus bleus, lotus blancs, nés dans l'eau, montant dans l'eau vers la lumière, émergent et l'eau ne mouille plus leur fleur ; de même, le sage voit par le monde des êtres qui sont dans le vrai, d'autres dans l'erreur, et d'autres dans l'incertitude.

« Si je prêche la Loi, ceux qui sont dans l'erreur n'y seront pas moins, et ceux qui seront dans le vrai n'y seront pas

The Aquarian Theosophist

plus ; mais j'aurai sauvé ceux qui sont dans l'incertitude.

« Brahmâ, qu'elle soit donc ouverte à tous, la porte de l'Immortalité. Pour tous ceux qui ont des oreilles et entendent, je prêcherai la Loi. »

Alors Brahmâ, rempli de joie et de bonheur, remonte au ciel Touchita annoncer la très excellente nouvelle.

Le Bouddha s'interroge :

« Quels seront les premiers à entendre la Loi ? Arâda Kâlâma et Oudraka, mes deux maîtres, sont morts ; les dieux me l'ont annoncé. Je rejoindrai donc les cinq qui ont été mes disciples et qui vivent à Bénarès : c'est à eux que j'enseignerai d'abord la Doctrine. »

Il se lève et part. Une splendeur extraordinaire entoure l'arbre de la Science.

Bientôt, sur son chemin, le Bienheureux trouve le fleuve Gange, alors gros des pluies d'automne. Afin de le traverser, il s'adresse à un batelier, qui lui dit :

« Gautamâ, je vous transporterai volontiers, si vous me payez le passage.

— Ami, répond le Maître, je n'ai pas de quoi le payer. »

Et parlant ainsi, il passe d'une rive à l'autre à travers le ciel.

Il approche de Bénarès. Et comme il entre dans le parc aux daims, à l'ermitage de Mrigadâva, il aperçoit les cinq disciples assis ensemble.

Ceux-ci, voyant venir le Bouddha, se disent entre eux :

« Voilà le çramana Gautamâ qui vient, ce relâché, ce gourmand, gâté par la mollesse. C'est lui qui, par des pratiques difficiles à accomplir, s'était élevé bien

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

au-dessus de la loi des hommes ; mais, n'ayant pu se donner la vue de la Science vénérable, il mange à présent beaucoup de nourriture et, par conséquent, s'occupe à ramasser une grande quantité d'aumônes. C'est pourquoi il ne faut avoir aucun commerce avec lui ; il ne faut ni aller au-devant de lui avec respect, ni se lever ; il ne faut prendre ni son vêtement de religieux, ni son vase aux aumônes ; il ne lui faut donner ni tapis, ni breuvage, ni banc où placer ses pieds. A l'exception de ce qui dépasse de ces tapis qui nous servent de sièges, nous ne lui donnerons rien. »

Mais à mesure que le Tathâgata s'avance, les cinq de bonne caste se sentent de plus en plus gênés sur leurs sièges, comme un oiseau, dans une volière, duquel on approche une flamme et qui vite, vite, veut s'envoler.

Et lorsque le Bienheureux arrive près d'eux, la beauté de son aspect et la lumière de son regard sont telles, que les disciples, malgré leur décision, se lèvent et vont au-devant de lui. L'un prend sa tunique, l'autre son vase aux aumônes, un autre étend un tapis, les derniers lavent ses pieds et tous disent :

« Çâkya-Mouni, soyez le bienvenu. »

Le Bouddha lève la main :

« Je ne suis pas Çâkya-Mouni, mais je suis le Bouddha. Prêtez à mes paroles une oreille attentive. Je veux vous prêcher la Doctrine par laquelle vous atteindrez à la Délivrance. Car la Délivrance est trouvée. »

Les disciples s'approchent.

« Sachez d'abord les quatre méditations qui m'ont tenu, dans mon enfance, sous un djambou, au village de l'agriculture,

The Aquarian Theosophist

Ainsi vos esprits suivront la route même qu'a parcourue le mien, et tout vous paraîtra parfaitement clair.

« Avant tout, j'ai fixé ma pensée en un seul point. Et l'ayant fixée, j'ai atteint la première méditation, écartée des doctrines vicieuses et corrompues, mais accompagnée de jugement, d'action, du souvenir, et douée de la joie et du bien-être nés de l'esprit. Et j'y suis demeuré.

« Puis, supprimant le jugement et l'action, j'ai atteint la seconde méditation, accompagnée du souvenir et douée de la joie et du bien-être nés de l'esprit. Et j'y suis demeuré.

« Supprimant la joie et le bien-être nés de l'esprit, et ne gardant plus que le bien-être né du corps et le souvenir, j'ai atteint la troisième méditation et j'y suis demeuré.

« Puis, ayant abandonné le bien-être né du corps et le souvenir, j'ai atteint la quatrième méditation, comprenant la contemplation tout à fait pure, sans bien-être et sans souffrance, et j'y suis demeuré. »

Les disciples s'inclinent. Des millions de dieux, descendus autour d'eux, écoutent le Bouddha.

« Sachez maintenant les quatre vérités que j'ai connues sous l'arbre de la Science, au Bodhimanda. Elles ont trait à la douleur, à l'origine de la douleur, à sa fin et aux moyens qui permettent de la supprimer.

« Qu'est-ce que la douleur, sinon la vie elle-même, accompagnée de ses maux, vieillesse, maladie et mort ? C'est l'union avec ce que l'on n'aime pas et la séparation d'avec ce qu'on aime. Tout désir qui ne peut s'accomplir engendre une douleur.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

« Maintenant, où donc est l'origine de la douleur, sinon dans la soif égoïste d'être, dans la passion du plaisir goûté çà et là, au gré de l'instinct ?

« Donc, empêcher la douleur, c'est se détacher du plaisir stérile et de la soif de renaître. Et la voie conduisant à cet arrêt de la douleur, c'est la voie de la vie parfaite, la Science à huit branches, depuis la vue parfaite, jusqu'à la méditation la plus parfaite.

« Cette voie, ô moines, et telle est la sagesse et la dernière révélation, cette voie est moyenne. Fuyez les actions et les pensées extrêmes : car ni les mortifications, ni les jeûnes, ni les sacrifices ne vous purifieront, si vous n'êtes pas délivrés de vos erreurs.

« Ce sont la colère, l'obstination, l'ivrognerie, la dévotion excessive, la tromperie, la vanité, la médisance, l'orgueil et les mauvais desseins qui constituent l'impureté, et non le fait de se nourrir de chair.

« Les mortifications sont douloureuses, affaiblissent le corps et rendent l'esprit vacillant. Celui qui remplit la lampe avec de l'eau ne dissipera pas les ténèbres, et celui qui essaie d'allumer un feu avec du bois pourri ne réussira pas.

« Toute abstinence est vaine tant qu'on ne s'abstient pas du désir et que l'amour de soi persiste. Mais celui en qui l'amour de soi a disparu se trouve affranchi de tout désir, et il ne saurait être abaissé par ce qu'il boit ou ce qu'il mange.

« Qu'il mange et boive selon ses besoins : l'eau qui environne la fleur du lotus ne mouille pas ses pétales.

« Certes, il faut fuir la sensualité qui

The Aquarian Theosophist

exaspère les hommes et les rend esclaves de leurs passions. Mais il n'y a aucun mal, en vérité, à satisfaire les nécessités de notre existence. En cela consiste la voie moyenne. Posséder un corps robuste devient un devoir : par lui, nous garderons un esprit fort et lucide. »

Les cinq disciples se prosternent. Et le Tathâgata continue de parler. Il dit :

« Et voici maintenant quelle est la roue de la plus excellente Loi :

« Les rais de la roue sont les règles d'une conduite pure ; la justice est l'uniformité de leur longueur, la sagesse son pourtour ; la modestie et la réflexion sont le moyeu dans lequel est fixé l'essieu immuable de la vérité.

« Celui qui reconnaît la Doctrine sera pur entre tous : les efforts justes formeront sa marche et les bonnes pensées sa respiration ; et la paix ne le quittera plus, suivant l'empreinte de ses pas.

« Le *moi* seul est la cause de toute illusion et de tout mal. Et pourtant il n'est rien qu'une légère ombre fiévreuse. Tandis que la Vérité est salutaire, sublime, éternelle. Il n'y a d'éternel que la Vérité. »

Le Bouddha ferme les yeux. Et Kaundinya, le plus âgé des cinq disciples, lui dit :

« En vérité, ô Bouddha notre Seigneur, tu as trouvé la Vérité. »

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

X

LE RETOUR PAR LA MÊME ROUTE

« Maître, continua le plus âgé des cinq disciples, que deviendront ceux devant qui tu auras fait tourner la roue de la Loi ? Se retireront-ils loin des autres hommes ? »

Le Bouddha rouvrit les yeux :

« Malgré une volonté ferme et le désir d'obéir à la Loi, le solitaire peut traverser un moment de faiblesse propre à le ramener vers ses anciennes erreurs. C'est pourquoi vous devez demeurer ensemble,

sans jamais vous quitter, si ce n'est pour le bien de la Loi. Unis dans l'amour fraternel et dans la même aspiration, vous formerez la Communauté des Élus. Et tous ceux qui, désireux d'entrer dans cette communauté, voudront être appelés disciples, diront : *J'ai recours au Bouddha, j'ai recours à la Loi, j'ai recours à la Communauté.* »

Des multitudes venaient entendre le sauveur du monde et se convertir à la Doctrine. Elles augmentaient chaque jour et devenaient innombrables. Si bien que le Tathâgata, ayant vu qu'il lui était impossible de les entretenir toutes et que, de la sorte, la Doctrine ne se répandait pas selon le désir des hommes, réunit quelques disciples, choisis parmi les meilleurs. Il leur dit :

The Aquarian Theosophist

« Puisque vous êtes délivrés de tous les liens divins et humains, allez, ô disciples, de par le monde, chacun suivant un chemin différent. Et faites tourner pour tous la roue de la Loi. Il est encore des hommes et des femmes dont la poussière n'obscurcit pas la vue ; prêchez-leur la vie de sainteté pleine, adorable et droite. Pour moi, j'irai selon ma promesse au pays de Magadha. »

Il se met en chemin, la foule des fidèles l'accompagne. Et le long de la route qui joint Bénarès à Râjagrihâ se répand la très excellente Doctrine. Et des nouveaux fidèles, par milliers, se joignent au cortège.

Le Bienheureux arrive au palais de Bimbisâra. Le roi, suivi des conseillers et des courtisans, paraît sur le seuil, et se prosterne. Le peuple entoure le Bouddha.

Un grand silence s'étend quand il lève la main droite.

Alors, ayant connu que tous étaient prêts à recevoir la Doctrine comme le vase arrondi reçoit l'eau fraîche, il parle. L'onde bienfaisante de la vérité jaillit de ses lèvres pures. Elle s'écoule harmonieuse, et remplit les cœurs de béatitude. Elle découvre l'illusion du *moi*, les mensonges des vains plaisirs et la délivrance pour ceux qui suivront la Loi.

Le roi Bimbisâra, les yeux éclatants de joie, demeure prosterné et dit :

» Seigneur, avant d'atteindre à la royauté, j'avais formé cinq vœux. Le premier était de devenir roi, et il a été exaucé. Le second était que le Bouddha naquît pendant mon règne et vînt dans mon royaume : et celui-là aussi a été exaucé. Le troisième était de lui rendre hommage :

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

et je le fais en ce moment. Le quatrième, d'entendre le Sage prêcher sa Doctrine : et je viens de l'entendre. Le dernier, de la comprendre, et je l'ai comprise !

« Seigneur à la gloire sans tache, j'ai recours à toi, j'ai recours à la Loi et à la Communauté. Et afin que mes frères vivent dans le calme et la douceur, je leur offrirai mon jardin de plaisance, le Venouvana. »

Tous les grands du royaume de Magadha se convertissent. Et, possédant de grandes richesses, ils donnent à la Communauté des parcs et des palais qui sont devenus des couvents augustes, lieux de recueillement et de quiétude.

Deux religieux se sont approchés du Tathâgata, et l'un a dit :

« Maître, ayant remarqué ton disciple

Açvajit qui mendiait humblement, mais avec la dignité des consciences pures, je lui ai demandé quel était son maître et quelle sa doctrine. Il m'a répondu : « Le Bienheureux est mon maître. Les objets qui résultent d'une cause, dont le Parfait enseigne la cause et la fin : telle est la Doctrine. » Alors mon esprit s'est illuminé et j'ai prévenu mon ami afin qu'ensemble nous allions vers toi. Nous te saluons, Maître. »

Tous deux se sont mis à genoux. Et c'est ainsi que Maudgalyâyana et Çâripoutra, qui deviendront les meilleurs, se sont convertis un jour, de même que se convertiront, à Kapilavastou, Ananda, le bien-aimé, et Dévadatta, le traître, dont je vous conterai les histoires.

Justement, un autre jour, le Parfait,

The Aquarian Theosophist

assis sous un bambou du Venouvana, voit arriver près de lui un messager blanc de poussière. Il vient de Kapilavastou.

« O Mouni puissant, dit-il, le roi Çouddhodana, ton père, sent que l'heure de mourir ne tardera pas pour lui. Il désire te revoir. Car nombreux sont ceux qui ont entendu la Doctrine, mais ni lui, ni tes parents ne l'ont entendue.

— J'irai sans tarder, » répond le Parfait en se levant. Et il se remet en chemin, suivi de vingt mille moines.

Ils s'arrêtent à l'entrée de la ville. Et déjà s'est répandue la nouvelle :

« Le prince Siddhârtha, qui avait laissé toutes ses richesses, ses parents et et sa femme pour conquérir la Bodhi, est revenu après avoir accompli son dessein. »

Le roi et les plus vénérables Çâkyas vont au-devant de lui. Le roi l'implore dans sa pensée :

« Siddhârtha, mon fils unique, demeure de nouveau près de moi. M'abandonneras-tu encore ? Je ne le voudrais pas, ô mon fils unique. »

Mais, surpris par la majesté de son apparence, il n'ose, à voix haute, l'appeler par son nom. Alors le Maître de toute pensée, éprouvant celle de son père, lui parle doucement :

« Je sais, ô roi, que votre cœur est plein de tendresse pour celui qui est votre fils unique. Depuis son départ, vous souffrez amèrement. Mais, je vous le demande en grâce, que l'amour qui vous attache à ce fils perdu embrasse avec une bonté égale tous les êtres. Et à la place de ce fils, vous recevrez quelqu'un de plus grand que Sid-

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

dhârtha : vous recevrez le Bouddha, sauveur du monde, et la paix du Nirvâna pénétrera en vous. »

Le vieux roi s'incline :

« Toute douleur a disparu de mon cœur et je récolte le fruit de votre grand renoncement. Il est bon que, par amour, vous ayez repoussé les satisfactions du pouvoir royal et accompli votre noble projet de délivrance. Pour la troisième fois, je vous salue, ô vous qui êtes devenu le Chef suprême. »

Le lendemain, comme le Bienheureux, selon son habitude, mendiait sa nourriture de porte en porte, la ville s'étant émue en informa le roi par ses rumeurs. Çouddhodana accourut vers le Bienheureux.

« Seigneur, pourquoi me couvrez-vous de honte ? Quel besoin vous pousse à mendier votre nourriture ? Venez dans mon palais avec les moines y prendre votre repas. Notre race est une race de nobles chevaliers, n'ayant jamais produit un mendiant.

— Votre race est une race de nobles chevaliers, ô roi : la mienne est une race de Bouddhas qui tous mendièrent. Pourtant j'accepterai l'offre que vous me faites. Et je viendrai avec les moines prendre votre repas. »

Le repas terminé, Mahâ Pradjâpatî et toutes les femmes parurent et saluèrent le Tathâgata. Gopâ seule ne parut point. A ceux qui la pressaient, elle répondait toujours :

« Si je mérite quelque égard, sans doute Siddhârtha viendra-t-il de lui-même vers moi. »

Le Bienheureux est venu de lui-même.

The Aquarian Theosophist

Il a remis au roi le vase aux aumônes et, sous sa conduite, il s'est rendu dans la chambre de Gopâ, avec ses deux premiers disciples. Mais avant d'y pénétrer, il leur a commandé :

— Mes fidèles, je suis affranchi. La princesse ne l'est pas encore, et son cœur se brisera si on ne la laisse pas céder à sa douleur. Porterait-elle la main sur moi, vous ne l'empêcherez point. »

Ils entrent. Yaçodharâ est assise, les mains croisées, la chevelure coupée, revêtue de vêtements simples. En voyant paraître celui dont le souvenir ne l'a pas quittée pendant les sept années d'absence, elle ne peut arrêter la course de son cœur. Elle se jette aux pieds du Saint et les embrasse amèrement.

« Seigneur, dit le roi, pardonnez-lui, ce n'est que par amour qu'elle agit de cette

manière. Longtemps elle vous a cru mort. Puis quand elle a su que vous étiez vivant et que vous aviez rasé votre tête, elle a prié qu'on rasât la sienne. Elle a renoncé aux parfums et aux sièges élevés, magnifiquement recouverts. Et quand d'autres princes l'ont demandée en mariage, elle a répondu : « J'appartiens à celui-ci, mon premier époux. »

Alors, avec une grande douceur, le Bienheureux console Yaçodharâ. Il lui enseigne que si ses souffrances ont été cruelles, sa récompense en sera plus haute ; et elle connaîtra ainsi le bonheur qui naît des bonnes actions et de la Vérité.

Une semaine s'écoule. Le Tathâgata va regagner la Communauté des Élus. Une dernière fois, il se promène sur la terrasse d'où il partit après les quatre rencontres. Kanthaka, le roi des chevaux, est

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

mort, aussitôt revenu. Tchandaka est mort aussi. Et le souvenir du Bienheureux évoque la lutte de paroles que son fidèle soutint avant le départ.

Le petit Rahoula, habillé avec toute la magnificence qui lui est due, s'approche de son père. Il demeure silencieux. Puis, considérant le visage resplendissant de bonté, il s'enhardit :

« Ton ombre est agréable, ô moine, déclare-t-il. »

Et il réclame sa part d'héritage.

Le Tathâgata s'étonne :

« Qui t'a poussé à me faire semblable demande ?

— Moine, ma mère Gopâ, t'ayant désigné à moi, m'a dit que tu étais mon père. Tu possèdes de l'or qui doit me revenir. Car j'en aurai besoin quand je serai le roi des Çâkyas. Voilà ce qu'elle m'a dit.

— Rahoula, je ne puis te donner ces trésors périssables. Ils procurent l'angoisse et les chagrins. Tu craindras de les perdre et désireras les augmenter. Ces deux mots sont infinis. Mais je te donnerai des trésors spirituels. En vérité, si tu es assez fort pour les porter et les conserver, je te les donnerai. Le veux-tu ? »

Rahoula lève la tête avec fermeté :

« Je le veux. »

Deux jours passent encore. Çouddhodana, ayant atteint sa quatre-vingt-dix-septième année, fait appeler son fils pour recevoir l'enseignement suprême. Et lorsqu'il l'a reçu et que son esprit s'éclaire de la clarté parfaite, il salue son fils d'une quatrième marque de respect ; et il meurt, le tenant dans ses bras.

The Aquarian Theosophist

Maintenant, le Bienheureux part, emmenant Rahoula. Les femmes l'ont prié de les accueillir, voulant devenir religieuses. Il n'a pas accepté. Elles le suivent pourtant, ayant revêtu la robe jaune et coupé leur chevelure. Elles le supplient une seconde fois, puis une troisième. La troisième fois, le Bouddha accepte qu'elles entrent dans la Communauté. Et il prédit à Mahâ Pradjâpatî Gautamî, qui veilla sur lui, et à Gopâ, qui fut son épouse :

« Certainement, ô mes nouvelles disciples, vous parviendrez à faire tourner vous-mêmes l'excellente roue de la Loi. Et vous enseignerez la Perfection, étant devenues parfaites. »

Et les deux femmes émerveillées s'écrient en poésie :

« Ô Bienheureux, tu convertis les

hommes et les dieux, tu es le guide et le maître ; tu es le consolateur, ô toi, qui es honoré par les dieux et par les hommes ; nous-mêmes, nous sommes satisfaites aujourd'hui, ô Seigneur. »

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

XI

LES DERNIÈRES VICTOIRES

Fidèles, je conterai à présent les dernières luttes. Elles furent nombreuses. La Doctrine de la Vérité a rencontré chez beaucoup d'hommes une grande résistance : ne les flattant pas, elle leur a déplu souvent. Et certains d'entre eux, difficiles à mener au bien, ont combattu la Loi et celui qui la portait. Ce sont ces combats et les victoires du Bienheureux que je vous dirai ici. Ils s'étendent sur de longues années conduisant à la gloire suprême du

très sacré Bouddha. Et vous connaîtrez ainsi la vie de Kâcyapa d'Ourouvilva, la mort de Pourâna l'hérétique et celle de l'horrible Dévadatta.

Dans un bois d'Ourouvilva, mille Brahmanes ascètes s'étaient réunis, dirigés par Kâcyapa. Et ses deux frères en dirigeaient mille autres.

Puissants d'un long prestige, les Kâcyapa demeuraient le long d'une rivière, le chef occupant l'amont. Ils entretenaient, dans une hutte close, une flamme qu'ils ne laissaient pas s'éteindre. Car ils se livraient au culte du feu, avec des ustensiles consacrés à cet usage.

Quand il se rendit de Bénarès au royaume de Maghada, le Bienheureux s'arrêta devant l'ascète. Et il lui demanda la permission de passer la nuit

The Aquarian Theosophist

dans la hutte close, auprès de la flamme.

Or, dans cette hutte, quand le soleil était couché, rôdait un démon ayant forme de serpent, qui mordait et tuait tous ceux qui s'approchaient de la flamme. Kâcyapa l'annonça au Bouddha :

« Gautamâ, je ne m'oppose pas à ce que tu passes la nuit dans la hutte. Mais prends garde ; le serpent te mordra et te tuera. J'en serais fâché. »

Mais le Bouddha, insistant, s'assit dans la hutte de la flamme, bien droit et plein de vigilance.

Cependant Kâcyapa, voyant de loin une lumière éclatante qui traversait les murs de la cabane, s'attrista dans son cœur :

« Sans doute, il est détestable qu'un Mouni aussi magnifique doive mourir cette nuit. »

Et voici qu'au matin, entrant dans la

cabane, il trouva le Bouddha, immobile et méditant, le démon mort à ses pieds. Au début de la nuit, le démon s'était approché du Maître, plein de rage, vomissant un poison rapide et soufflant de la fumée par la gueule. Mais le Maître l'avait regardé et le feu s'était consumé lui-même, étouffant ainsi le démon. Et Kâcyapa se dit :

« Le Çâkya-Mouni est un grand saint, mais il n'est pas aussi saint que moi. »

Or, il y avait ce jour-là une belle fête. Kâcyapa pensa :

« Le peuple va venir et verra le grand Çramana. S'il parle, beaucoup croiront en lui et m'abandonneront. »

Ainsi il conçut de la jalousie, mais n'osa point l'avouer.

Quand la fête fut commencée, le Tathâgata n'y parut point. Kâcyapa, allant

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

vers lui, voulut savoir pour quelle raison il restait à l'écart de cette fête.

« N'as-tu pas pensé, répondit le Tathâgata, qu'il serait mieux que je restasse à l'écart de cette fête ? »

Et Kâcyapa se dit encore :

« Certes, le Çakya-Mouni est un grand saint, mais il n'est pas aussi saint que moi. »

Voyant aussi cette pensée, le Bouddha tendit la main et dit :

« Kâcyapa, tu n'es pas loin de la vérité. Tu l'aperçois, mais l'envie t'empêche de l'atteindre. Et tu n'es pas vraiment saint. »

Alors Kâcyapa, se jetant à genoux devant le Chef suprême, mit son recours en la Communauté. Et après lui les mille Brahmanes se convertirent et jetèrent à la rivière les ustensiles consacrés au culte du feu.

Les deux frères du grand Kâcyapa, qui habitaient en aval, distinguant ces ustensiles qui suivaient le cours de l'eau, craignirent un grand malheur. Et ils remontèrent vers leur frère, avec les mille autres Brahmanes. Mais le Bienheureux leur prêcha la Doctrine de Délivrance et tous mirent aussi leur recours dans le Bouddha, la Loi et la Communauté.

Quelques années plus tard, Pourâna l'hérétique réunit autour de lui ceux qui niaient les miracles accomplis par le Bienheureux.

« Présentons-nous devant celui qui se fait appeler le Bouddha. Nous le sommerons d'accomplir un de ses miracles en notre présence. Il ne le pourra pas et nous rapporterons au monde que la gloire de ce

The Aquarian Theosophist

Gautamâ est une outre gonflée d'eau impure. »

Ils se présentèrent devant lui. Alors le Parfait, qui avait reçu en don une mangue magnifique, l'ayant mangée, donna le noyau à son disciple Ananda.

« Ananda, mon bien-aimé, tu le planteras dans cette terre préparée pour le recevoir. »

Ananda fit comme son Maître ordonnait. Aussitôt le Bouddha lava ses mains au-dessus du noyau planté : et soudain on vit s'élever un manguier superbe, haut de cinquante coudées, avec de larges branches chargées de fleurs et de fruits. Les hérétiques s'enfuirent pour cacher leur confusion. Pourâna, empli de honte, vola une grande jarre et une corde. Il attacha une extrémité de la corde à la jarre et l'autre à son cou. Puis, ayant jeté

d'abord la jarre à la rivière, il s'y précipita ensuite, se noya et s'en alla dans l'enfer le plus bas, nommé Avîtchi.

Fidèles, tous les ennemis ont été vaincus. La vue des choses surnaturelles les a terrassés. Car les hommes croient ce qui les émerveille : telle est leur nature.

Mais le neveu du Bouddha, Dévadatta, le jalouse et le tient en haine. Il ne s'est converti à la Doctrine qu'avec l'espoir d'obtenir des honneurs aussi grands que le Seigneur lui-même. Ses ambitions déçues, il quitte ses habits monastiques et la Communauté.

« La discipline est trop douce et lâche, prétend-il. Je créerai une secte par moi-même, conforme à l'esprit de la vraie Loi. »

Et il va trouver le prince Ajâtaçatrou, très jeune, d'un esprit faible et borné, fils

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

du roi Bimbisâra. Ajâtaçatrou l'admire en confiance et, désireux de lui plaire, édifie une demeure qu'il lui offre. Et Dévadatta fonde une secte astreinte à de dures privations et aux mortifications de la chair.

Peu de temps après, le Bienheureux, s'étant rendu également à Râjagrihâ, s'arrête dans le parc de bambous que lui avait donné le roi Bimbisâra. Aussitôt Dévadatta vient le voir et lui demande de sanctionner les règles plus rigoureuses qu'il a décrétées et qu'il aime.

« Le corps, dit-il, n'est qu'une carcasse destinée au charnier. Il faut le traiter selon son état.

— Certes, répond le Tathâgata, le corps est rempli d'impuretés, mais il contient l'esprit et, à cause de cela, nous pouvons en faire le réceptacle de toute vérité. De même qu'une lampe sale ne peut plus

éclairer, de même un corps affaibli n'est pas convenable pour recevoir la lumière de la Doctrine. Je ne peux empêcher la pratique des austérités, mais je ne l'imposerai pas. »

La haine de Dévadatta grandit dans son cœur. Et rentrant au palais d'Ajâtaçatrou, il dit à celui-ci :

« Seigneur, Gautamâ se rend insupportable. Et comme votre père le soutient, je ne peux rien contre lui. Donnez l'ordre qu'ils soient tués l'un et l'autre. Ainsi vous serez roi sans plus attendre et je deviendrai Bouddha. Ma peau n'est pas de la couleur de l'or, mais il n'importe. »

Bimbisâra est aussitôt emprisonné. Et l'usurpateur Ajâtaçatrou ordonne à un soldat :

« Va sur la route du Venouvana : le Mouni Gautamâ s'y promène. Tue-le et

The Aquarian Theosophist

reviens par le chemin que je t'indique. »

Et sur le chemin qu'il vient d'indiquer, il fait placer deux hommes qui tueront l'assassin. Et ces deux hommes seront tués par quatre autres, et ces quatre par huit, et ces huit par seize, qu'un seul enfin égorgera.

Mais aucun d'eux n'accomplira sa besogne. Car dès que le premier arrive en présence du Bienheureux, il s'agenouille et pleure et s'écrie :

« Comme un fou, comme un misérable, je nourrissais un mauvais projet. Pardonnez-moi, ô Maître. »

Et le Maître, connaissant le projet, lui pardonne.

Dévadatta, plein de rage, a décidé de tuer lui-même le Bienheureux. Un rocher roule du Pic du Vautour, où le mauvais

moine est monté. Il croule sur le Venouvana, rebondit sur deux pierres, et frappe le pied du Bouddha, assez fort pour que le sang jaillisse. Alors le Bouddha, levant la tête, dit à Dévadatta :

« Tu fais un grand mal, traître, en agissant de la sorte. Et tu périras tristement. »

Dévadatta, rentré dans sa demeure, s'est couché sur le sol, épuisé. La fièvre le brûle. Il est mourant. Ses disciples l'ont quitté, gagnant le Venouvana, pour se convertir à la Doctrine. Seuls, quelques vieux moines demeurent près de lui. Il crie et se démène. Enfin, pris de crainte, il leur demande de le porter lui aussi vers le Venouvana. Des esclaves le placent dans une litière. Mais, trouvant leur marche trop lente, Dévadatta se lève et

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

saute sur le sol. Anssitôt ses pieds brûlent sous lui, la terre s'entr'ouvre et le traître tombe dans l'enfer Avîtchi.

Maintenant, fidèles, le Tathâgata est tout à fait le Victorieux. La Doctrine de la Liberté ne connaîtra plus d'obstacles. Les dernières années s'écouleront, admirables et tranquilles. Voyez le Maître des hommes qui s'avance, entre ses deux disciples. Il marche sans hâte au milieu des rizières et des bois. Ses yeux brillent de la sagesse divine. Et il parle en marchant.

Il dit :

« Donnez à vos compagnons plus que vous ne gardez pour vous-même. En leur donnant plus que vous ne gardez, vous obtenez plus de forces ; en distribuant vos vêtements, vous acquérez une beauté plus

grande. Cela est difficile à comprendre : et pourtant telle est la vérité.

« Car je vous le répéterai toujours : craignez l'amour de vous-même. Il est haïssable et mal fondé. Comment aimer son *moi* ? Il n'est qu'un changement perpétuel. Il y a quelques années, vous étiez un petit enfant, puis un jeune homme. Vous êtes devenus des hommes pleins de force. Quelle ressemblance trouvez-vous entre le petit enfant et l'homme ? En vérité, il y a plus de ressemblance entre la flamme de la première veille et celle de la troisième, même si vous avez éteint la lampe pendant la seconde veille. Et maintenant quel est le vrai *moi* que vous voulez perpétuer ? Celui d'hier, celui d'aujourd'hui ou celui de demain ? »

Il dit encore :

« Un mauvais moine m'a reproché un

The Aquarian Theosophist

jour de mépriser les rites. Il m'appelait Gautamâ, et il parlait ainsi : « Pourquoi ne pas sacrifier aux dieux ? La religion est composée de sacrifices. Et la piété ne saurait se manifester d'une autre façon. » Ces paroles étaient impures. Le sacrifice du *moi* est plus grand que l'immolation des taureaux. Celui qui sacrifie aux dieux ses désirs, et les besoins créés par ses désirs, comprend l'inutilité de faire périr des bêtes attachées devant l'autel. Le sang ne purifie pas. Et si la piété ne peut se manifester d'une autre façon, en vérité, il vaudra mieux obéir aux lois de la justice que d'adorer les dieux. »

XII

LA MORT

Le Tathâgata disait encore :

« Rappelez-vous cet homme sortant de son bain matinal. Il venait de marcher sur une corde mouillée et l'avait prise pour un serpent. Son visage était souriant et pâle. Car sa peur avait été violente, mais en reconnaissant son erreur il avait souri. Ô mes disciples, il ressemblait à l'homme qui craint la douleur, la maladie, la vieillesse et la mort. Son ignorance est la cause de ses craintes. Dès qu'il apprend la Loi et la Vérité, il les abandonne. La vie est

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

longue seulement pour l'insensé qui n'apprend pas la Loi et la Vérité. La nuit est longue pour celui qui ne dort pas. »

Montrant des femmes, il disait :

« Je les sais trompeuses et fourbes. Elles sont mobiles comme la flamme de l'éclair et leur conduite est inextricable. Et elles appellent muets ceux qui ne savent pas dire des choses aimables et frivoles. Mais sans doute, quant à vous, il serait meilleur et plus sûr d'engager une conversation avec un homme qui, le sabre en main, menacerait de vous couper la tête. »

Ananda, le bien-aimé, lui fit une demande :

« Maître, comment faut-il nous conduire à l'égard des femmes ?

— Il faut éviter leur vue, ô Ananda.

— Et si pourtant nous les voyons, Maître, que faut-il faire ?

— Ne point leur parler, Ananda.

— Maître, et si nous leur parlons ?

— Alors, il vous faut prendre bien garde à vous, ô Ananda. »

Or, un jour de plein été, le Parfait envoya le bien-aimé vers un village voisin pour y remplir une mission. La chaleur était grande. La terre fendue semblait la peau rugueuse d'un crocodile énorme. Et le vent chargé de poussière altérait Ananda. Aussi, apercevant près d'un puits une jeune fille de basse caste qui en tirait de l'eau, il s'approcha d'elle et demanda à boire. Prakriti, la jeune fille, baissa la tête :

« Ô brahmane, je suis de trop humble naissance pour te donner à boire. »

Et Ananda lui répondit :

« Ma sœur, je ne te demande ni ta

The Aquarian Theosophist

caste, ni ta famille, mais simplement de l'eau, si tu veux bien. »

Prakriti, le cœur plein de joie, lui donna de l'eau et ils allèrent ensemble au village. La regardant, il connut qu'elle était plaisante. Et elle s'éprit d'amour pour lui.

Lorsqu'elle sut qu'il était disciple de Gautamâ, Prakriti attendit le Parfait sur la route où il avait coutume de se promener. Et elle lui dit en pleurant :

« Maître et Seigneur, prends pitié de moi : je voudrais vivre près d'Ananda et le servir, car je l'aime. »

Le Parfait la considéra.

« Prakriti, je vois dans ton cœur. Tu aimes Ananda parce qu'il est bon et qu'il n'a accordé d'importance ni à ta caste ni à ta famille. Sa douceur est une marque de vertu. Et il a beaucoup de mérites, le roi doux envers ses esclaves. Mais les

mérites de l'esclave oubliant la dureté de son roi et le confondant avec les autres hommes sont plus nombreux en vérité. Je voudrais t'apprendre ces mérites, Prakriti dont le cœur est plein d'amour. Et tu suivras alors Ananda non point comme une épouse, mais comme une sœur. »

Et il lui parla des douceurs de la Loi, de sa voix harmonieuse et légère. Et Prakriti, fermant les yeux, l'écoutait. Et quand il eut prêché toute la Doctrine, prononçant des mots clairs et choisis pour elle, elle se jeta à ses genoux et mit son recours en lui.

« Je t'ai sauvé d'un grand danger, ô Ananda, dit le Parfait à son disciple. »

Magnifique est la vieillesse du Bienheureux, fidèles qui allez entendre la fin de la

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

légende. Il va de ville en ville pour l'accomplissement de la Loi et dans la gloire de sa grandeur. A lentes journées, le Bouddha sème dans chaque royaume la graine de la Doctrine. Tous les rois et les peuples tiennent en grand honneur de lui rendre hommage. Et le monde entier résonne de ses louanges. Près de Vaîçâli, les jeunes seigneurs de la ville, éclatants de beauté sous leurs manteaux blancs, rouges et jaunes, viennent à sa rencontre. Derrière eux, la courtisane Ambapâli, belle comme les nuits d'automne qu'enchante la voix des dieux, s'avance dans un char formé des sept substances précieuses, l'or, l'argent, le lapis-lazuli, le cristal, la perle rouge, l'émeraude et le diamant. C'est dans son bois de manguiers que le Sage et ses disciples vont prendre leur repas. Et le bois de manguiers, ses eaux vives et ses oiseaux sont donnés par Ambapâli à la Communauté.

Les derniers jours arrivent.

D'abord ce fut Çâripoutra, l'aîné des deux disciples, qui vint trouver le Bouddha. Devant son Maître, il éleva ses mains jointes à son front : et de ses doigts jaillirent des rayons de lumière. Alors il salua le Bouddha. Puis se retirant lentement, il continua de saluer aussi longtemps qu'il put le voir, parce que c'était la dernière fois.

Avec quelques suivants, Çâripoutra parvint, le soir, à la maison de sa mère, qui habitait Nalanda. Il était vieux, son corps fatigué attendait le repos. Il monta s'étendre dans la chambre où il était né. Pendant la nuit, il tourna la roue de la Bonne Loi pour tous ceux qui étaient présents.

The Aquarian Theosophist

On l'écoutait avec respect. Mais comme le jour allait poindre, une grande douleur le saisit. Alors, il fut revêtu d'une robe neuve et allongé sur le côté droit. Il entra doucement dans une sorte d'extase, passa par les quatre états de la méditation parfaite. Puis, mourant, il pénétra dans le Nirvâna.

Le matin, sa nourrice, blanche et cassée par un âge si grand qu'on n'en pouvait plus compter les années, vint placer sans bruit autour de Çâripoutra trois petites fleurs d'or.

Ce même jour, ayant accompli ses ablutions rituelles, le Bienheureux se met en route. Il s'appuie sur l'épaule d'Ananda. Et il lui dit :

« Quatre-vingts fois depuis ma naissance, les arbres à fruits ont plié sous leur fardeau. J'ai employé beaucoup d'an-

nées à répandre la Doctrine. Elles ont été chargées de fatigue et de peine. Maintenant, comme Çâripoutra, je veux me reposer.

« Certes, il m'eût été doux de me reposer autrefois dans une grotte de la montagne, seul, avec la pensée de l'instabilité de toute chose. Revêtu de haillons, ne possédant rien, j'aurais aimé me reposer, seul, dans une grotte de la montagne.

« Séjours charmants qui ravissent mon cœur, roches couronnées de verdure où retentit la voix de l'éléphant sauvage, calmes retraites où l'esprit est bercé par les longues pluies, montagnes que fréquentent les sages et où s'élève, irrégulier, le cri du paon : c'est là que doit habiter celui qui aime la méditation et qui cherche la Délivrance. Je te le dis, Ananda, quand le tambour de l'orage

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

résonne dans le ciel, quand l'eau par torrents ruisselle de toutes parts, et que le solitaire, en quelque grotte de la montagne, s'abandonne à la méditation, il ne peut pas avoir de joie plus haute. Ou bien sur le bord des rivières, d'où il aperçoit les fleurs parfumées et les forêts bariolées de belles couleurs, quand le solitaire, joyeux, médite, certes, il ne peut pas avoir de joie plus haute ! »

Les stances que le Bouddha prononce se scandent lentement sur sa marche. La route de Koucinagarâ s'étend devant lui, toute droite. Il reprend :

« Mais à présent, je me reposerai. En vérité, je suis près de la mort. Ne t'en attriste pas. Que nous les aimions ou qu'elles nous blessent, il est dans la nature de toutes les choses de disparaître un jour. Tout ce qui a été conçu, ce qui

est né et ce qui a commencé, porte en soi la nécessité de périr. Cela est vrai et ne connaît aucune exception, même à l'égard du suprême Bouddha.

— Seigneur, daignez demeurer avec nous. Que deviendront les hommes, si vous les quittez ?

— Ananda, ceux qui, maintenant ou après ma mort, seront une lampe pour eux-mêmes, qui ne compteront que sur eux-mêmes, qui prendront la vérité pour étoile et ne s'attacheront qu'à elle, sans demander d'aide à personne pour chercher leur bien, ceux-là atteindront à l'élévation parfaite. Qu'ils apprennent : et la présence du Bouddha ne sera pas nécessaire.

« Je me sens las, arrêtons-nous. En cet endroit, la terre est entourée de trois côtés par la rivière. Cela est plaisant. Va,

The Aquarian Theosophist

je te prie, vers ces deux çalas et prépare entre eux une couche de repos ; ma tête sera près de l'un et mes pieds toucheront l'autre. Ici je me reposerai. »

Le Bienheureux s'étend. Le soleil, entre les branches des çâlas, jette des taches de lumière sur la robe du Maître. Il dit :

« Je me souviens de la nuit de mon départ : quittant la terrasse du palais, la lune jetait des taches de lumière entre les bosquets et les arbres... Ananda, cherche-moi un peu d'eau, car je voudrais boire.

— Maître, à l'instant même une caravane vient de passer la rivière. La terre a été détachée par les roues des chariots et l'eau n'est plus transparente.

— Ananda, je voudrais boire. Cherche-moi un peu d'eau. »

Alors, le disciple, descendant à la

rivière, la trouve d'une limpidité surnaturelle. Émerveillé, il emplit son vase aux aumônes. Et le Tathâgata boit et se désaltère.

A ce moment, un jeune homme appelé Poukkacha passait près des deux çâlas. Il tenait, pliées sur son bras, deux robes d'étoffe d'or, bien brunies et prêtes à être mises. Il voit le Sage étendu et, avec attention, il écoute ses paroles. Puis, le visage heureux, apprenant ce que sont la Loi et la Doctrine, il offre au Maître ses deux robes, en le priant de les accepter. Le Bienheureux dit :

« Revêts-moi de l'une et donne-moi l'autre, ô Ananda. »

Mais le corps du Tathâgata devient si miraculeusement éclatant, que les étoffes paraissent ternes à son contact.

« Seigneur, que vous êtes beau ! dit Ananda en tremblant.

www.TheosophyOnline.com - www.CarlosCardosoAveline.com

— Mon fidèle, le corps d'un Bouddha se transfigure deux fois dans sa vie. La première fois, au milieu de la nuit où il parvient à la Vue suprême et parfaite. La seconde fois, au milieu de celle où il entre dans le Nirvâna. »

Élevant la voix, il interroge son disciple :

« Ananda, n'as-tu rien à me demander, ô mon bien-aimé ? Il reste peu de temps encore.

— Seigneur, je n'ai rien à te demander. Tu nous as tout donné. Tu es le Bouddha, tu es le maître, tu es le Mouni, vainqueur de Mâra. Après avoir détruit le désir, tu as franchi le torrent et fait passer des milliers de créatures sur l'autre rive. »

Sur les lèvres du Bienheureux un sourire glisse et passe.

« Je mourrai donc à présent. »

Et il ajoute :

« Ô vous tous qui m'aimez, souvenez-vous toujours de ce que je vous ai dit : Tout ce qui naît est périssable. Efforcez-vous sans relâche d'arriver à la Délivrance. »

Telles sont les dernières paroles du Bouddha.

Les deux çâlas se sont couverts de fleurs qui se détachent des branches et descendent en tournoyant. Le Bouddha médite. Ananda et Poukkacha se penchent sur lui. On n'entend que le remous égal de la rivière. Le soleil a disparu. Alors le très sacré Bouddha pousse un soupir, et laisse aller sa tête.

La terre trembla pendant deux jours. On observa mille phénomènes incroya-

The Aquarian Theosophist

bles. Et quand on alluma le bûcher funéraire, il tomba du ciel Touchita une telle pluie de fleurs parfumées, que toutes les rues de Koucinagarâ en furent couvertes.

ICI
FINIT
LA
MERVEILLEUSE
LÉGENDE.

Octobre 1920 — Mai 1921

TABLE

PREMIER LIVRE : SIDDHÂRTHA

I. Ôm. 13
II. La Naissance. 23
III. L'Enfance. 37
IV. Le Mariage. 48

DEUXIÈME LIVRE : LE ÇÂKYA-MOUNI

V. Les quatre rencontres. 59
VI. Le départ. 72
VII. La route du Bodhimanda. 87
VIII. L'ascension vers la Bodhi. 106

TROISIÈME LIVRE : LE BOUDDHA

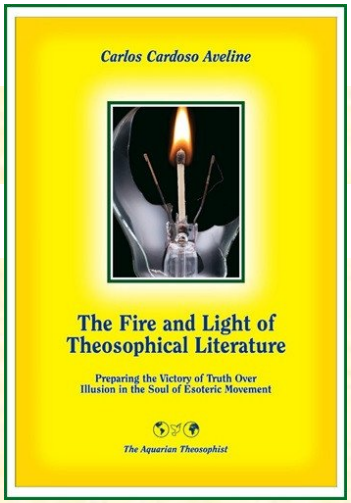
IX. Le sermon de Bénarès. 127
X. Le retour par la même route. 142
XI. Les dernières victoires. 158
XII. La mort. 173

000

The End of "**La Merveilleuse Légende de Siddhârtha Çâkya-Mouni Bouddha**", by Claude Aveline.

000

On the role of the esoteric movement in the ethical awakening of mankind during the 21st century, see the book "**The Fire and Light of Theosophical Literature**", by Carlos Cardoso Aveline.



Published in 2013 by **The Aquarian Theosophist**, the volume has 255 pages and can be obtained through Amazon Books.

000